© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016

SOMMAIRE

PUBLICATIONS	12
TESSIN	24
SUISSE ROMANDE	28
SUISSE ALÉMANIQUE	50

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – www.phototheoria.ch
Rédaction : Nassim Daghighian, info@phototheoria.ch

Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian (1969, CH) est licenciée ès lettres à l'Université de Lausanne en 1995. Elle est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA) dès 2012 et a notamment publié des articles dans *art press*. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image à l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, où elle était responsable de la communication et de la médiation culturelle. Dès 1998, elle s'engage dans la promotion de la création contemporaine, en particulier comme membre fondateur de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine, et sa présidente de 2009 à 2013. De 2008 à 2015, Nassim Daghighian a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR sur l'actualité de la photographie en Suisse, et a mené plusieurs interviews de personnalités (artistes, curateurs d'exposition, directeurs d'institutions, etc.).
Dernier essai paru sur Photo-Theoria, " Réflexivité dans la photographie contemporaine ", janvier 2016 :
http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf

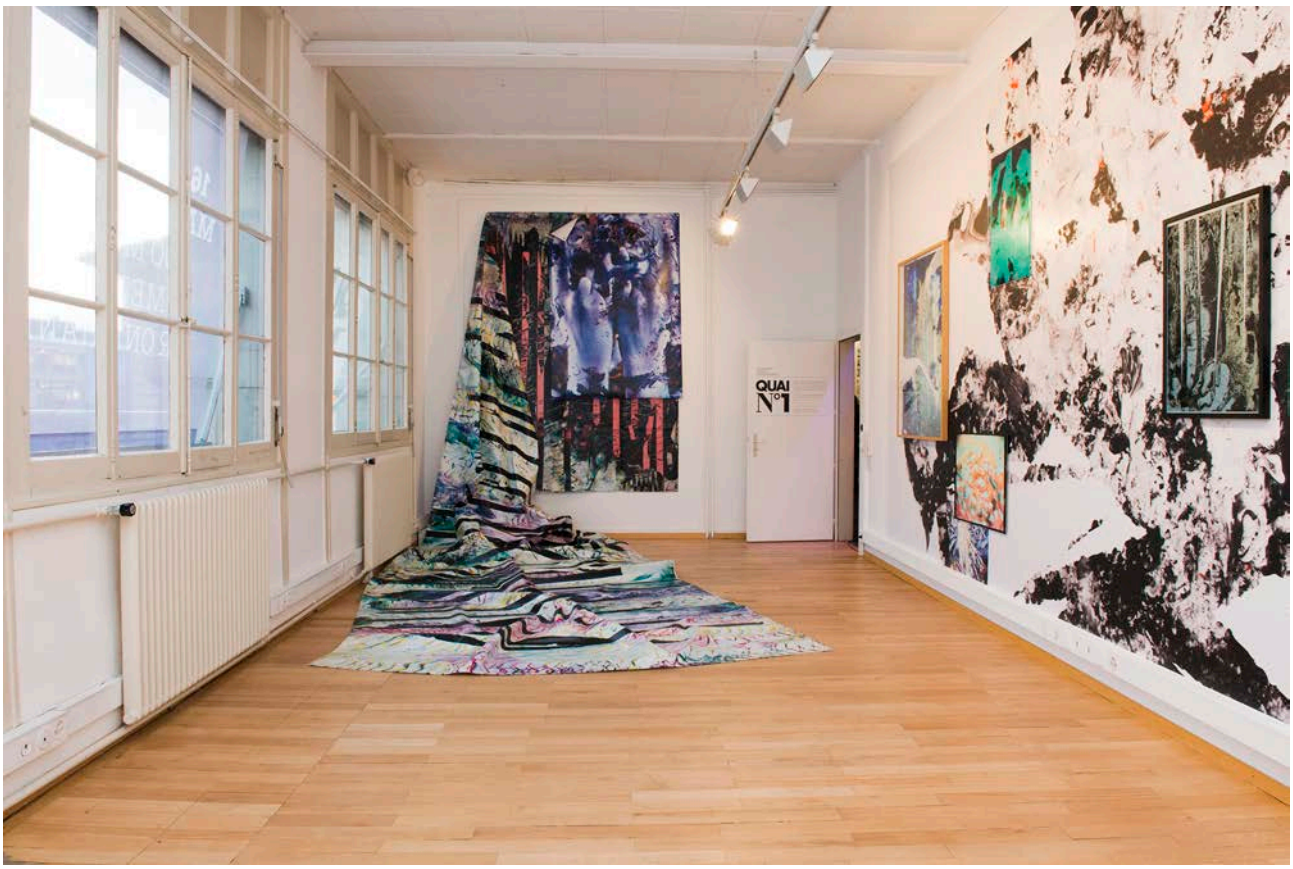
© Maya Rochat, A Plastic Tool, livre édité par Delphine Bedel, MetaBooks, 2015, offset, stencyl et sérigraphie, 21x27 cm, 104 pages

Couverture – Maya Rochat. Too Much Metal for One Hand

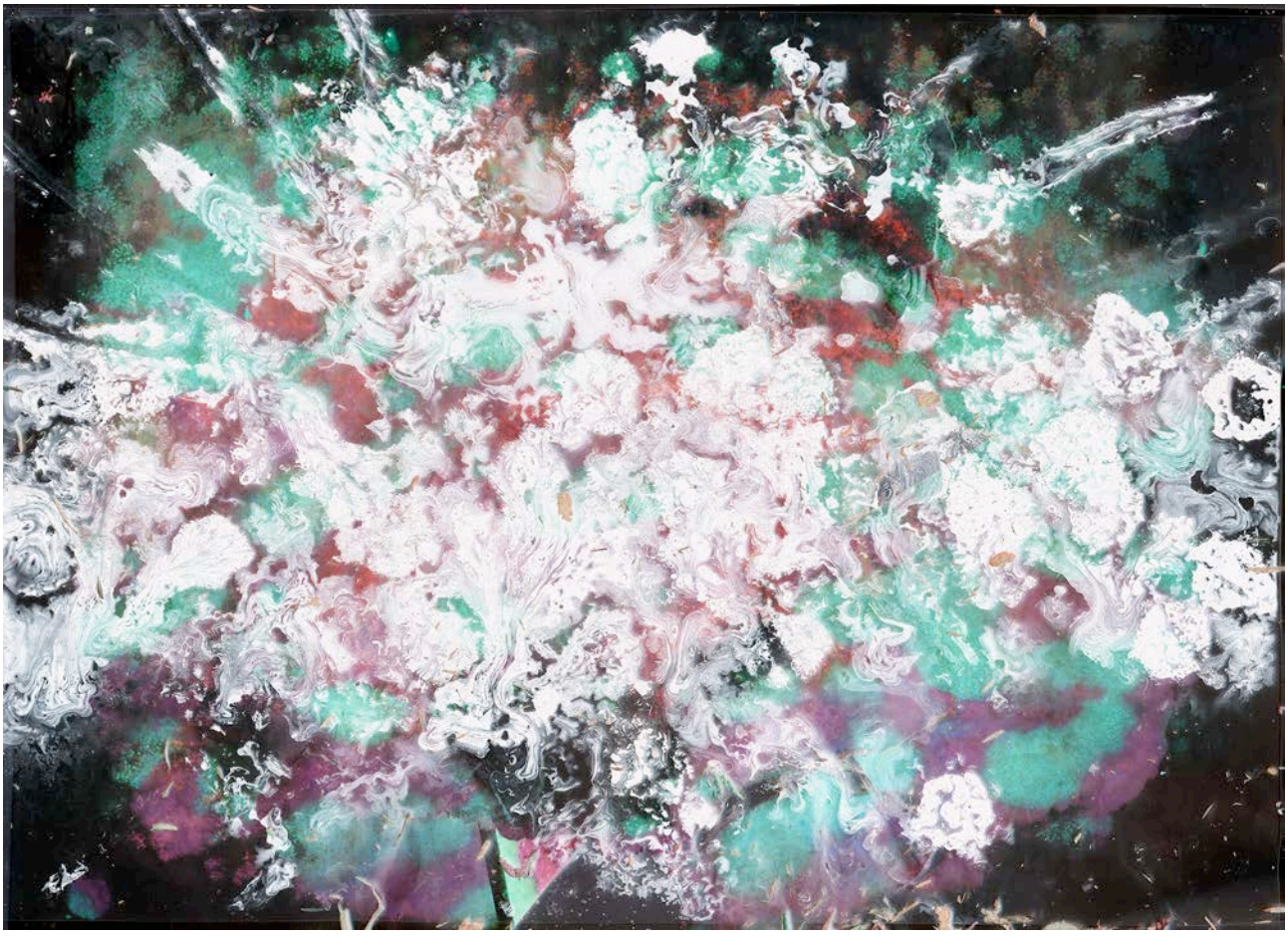
L'exposition de Maya Rochat, *Too Much Metal for One Hand*, présentée à l'Espace Quai 1 (16.3.-23.4.2016) par le Festival Images, Vevey, permet de s'immerger dans son univers plastique foisonnant. Cette artiste pluridisciplinaire pratique autant la photographie que la vidéo, la performance et l'installation. Ses images mêlent différentes techniques d'intervention, manuelles, analogiques et digitales, telles que le collage, la déchirure, la surimpression, l'écriture, le dessin, la peinture ou le spray. Elle a également réalisé plusieurs livres d'artiste en combinant la risographie et le spray fluo (*Vote for me!*, 2012) ou l'offset, la sérigraphie et le stencil (*A Plastic Tool*, 2015, ouvrage présenté dans l'exposition de Quai 1).
Son esthétique exprime une attitude rebelle tirant son inspiration de pulsions instinctives et d'une intense expérimentation visuelle qui confronte son matériau de base, la photographie, à des interventions diverses : hétérogénéité des matières, richesse de la palette chromatique, expansion formelle et transgression des limites visent à interroger le médium photographique et à explorer sa capacité à produire du changement. *
Les œuvres de Maya Rochat, composées de multiples strates, interpellent le spectateur habitué à des images plus conventionnelles. En cela, l'artiste tient un discours socio-critique sur le flux de visuels banals et superficiels auxquels nous sommes confrontés au quotidien. Par son positionnement à la fois poétique et politique, émotionnel et conceptuel, elle confronte le visiteur de l'exposition *Too Much Metal for One Hand* à ses propres limites interprétatives. Elle fait appel à diverses stratégies créatives telles que la déconstruction, le détournement ou la superposition de couches, et nous invite à une nouvelle expérience perceptive par un rapport plus organique, haptique, à la matière de l'image.
La mise en espace joue également un rôle important dans la confrontation physique aux œuvres. Les images sont présentées sur bâche (l'une d'elles forme une cascade qui s'étale sur le parquet), affichées sur papier dos bleu, tirées sur film transparent, accrochées au mur avec ou sans cadre, projetées sur un plexiglas ou intégrées à la vidéo *Plastic Tool* accompagnée de la musique de Niki Tiphticoglou. Le son et le motif récurrent de l'eau suggèrent l'immersion dans un autre monde. La majorité des images fixes tendent vers l'abstraction et révèlent autant une recherche de " beauté brute " qu'une énergie inspirée par les concerts de musique métal : " being loud & free " *, s'exprimer en dehors des normes et de tout modèle figé de perfection, telles sont les motivations de l'artiste qui débouchent sur une véritable explosion esthétique.
Nassim Daghighian

Maya Rochat (1985, DE, CH) a obtenu un Bachelor en communication visuelle, département photographie, à l'ÉCAL en 2009 et un MFA du Work.Master à la HEAD de Genève en 2012. Elle vit entre Berlin et Clarens. www.mayarochat.com

* Je me réfère ici à son " manifeste " artistique : Maya Rochat, " A Plastic Tool ", *Photography and Culture*, Vol. 7, Issue 3, 2014, p.315 http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.2752/175145214X14153800234964
→ Interview de Maya Rochat par Florence Grivel, *Vertigo*, La Première, RTS, 21.3.2016 : http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/7551347-arts-visuels-maya-rochat-butinage-photographique-21-03-2016.html



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher

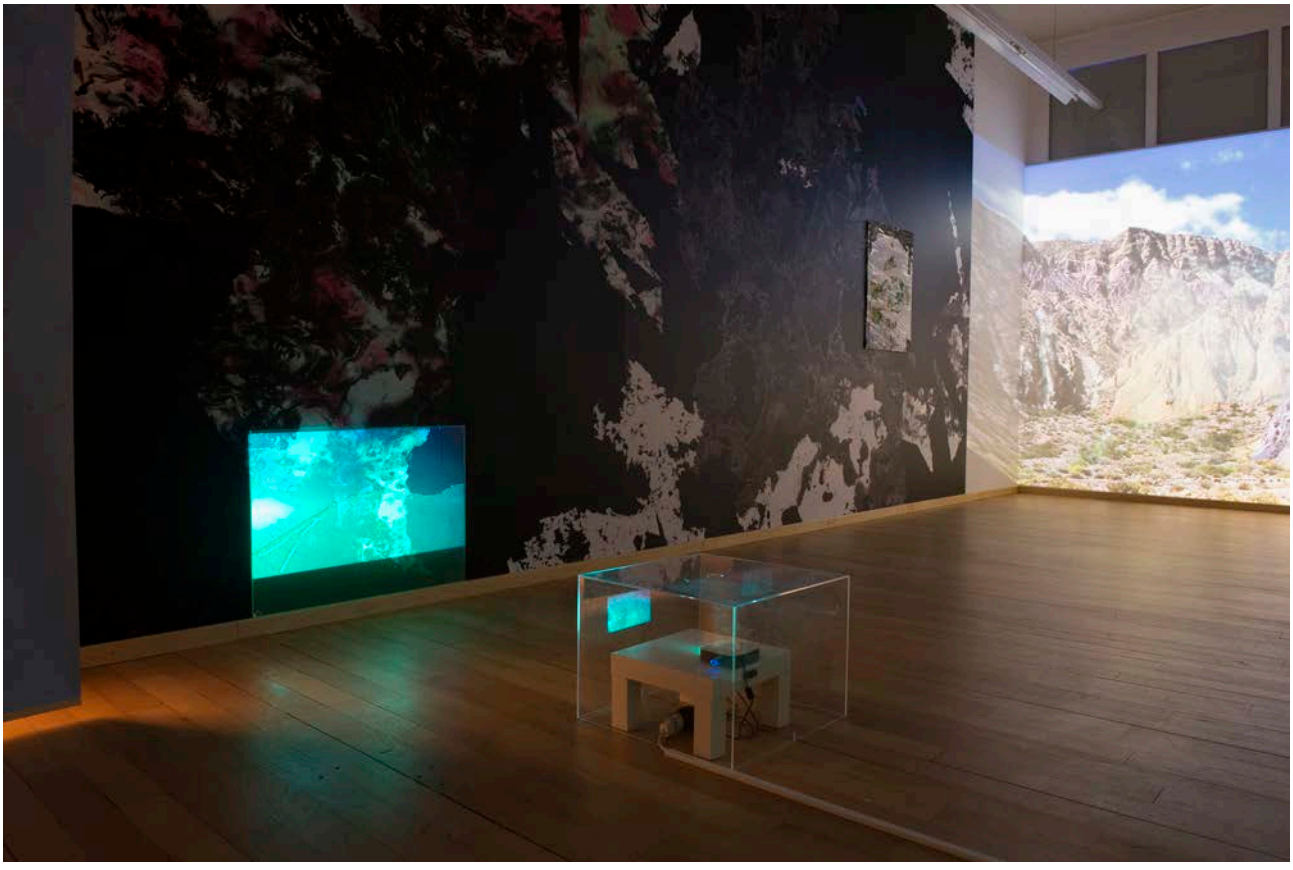


© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher

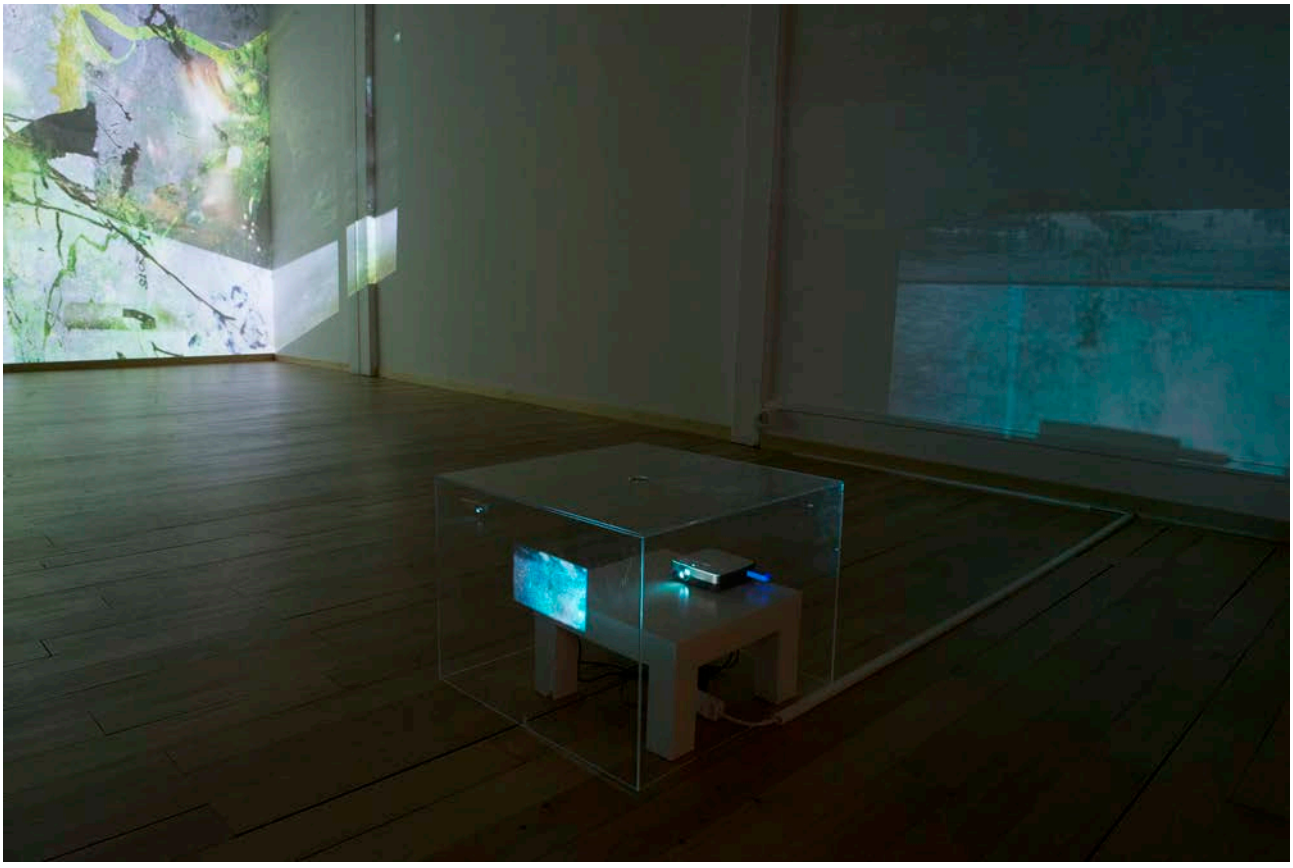
© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher



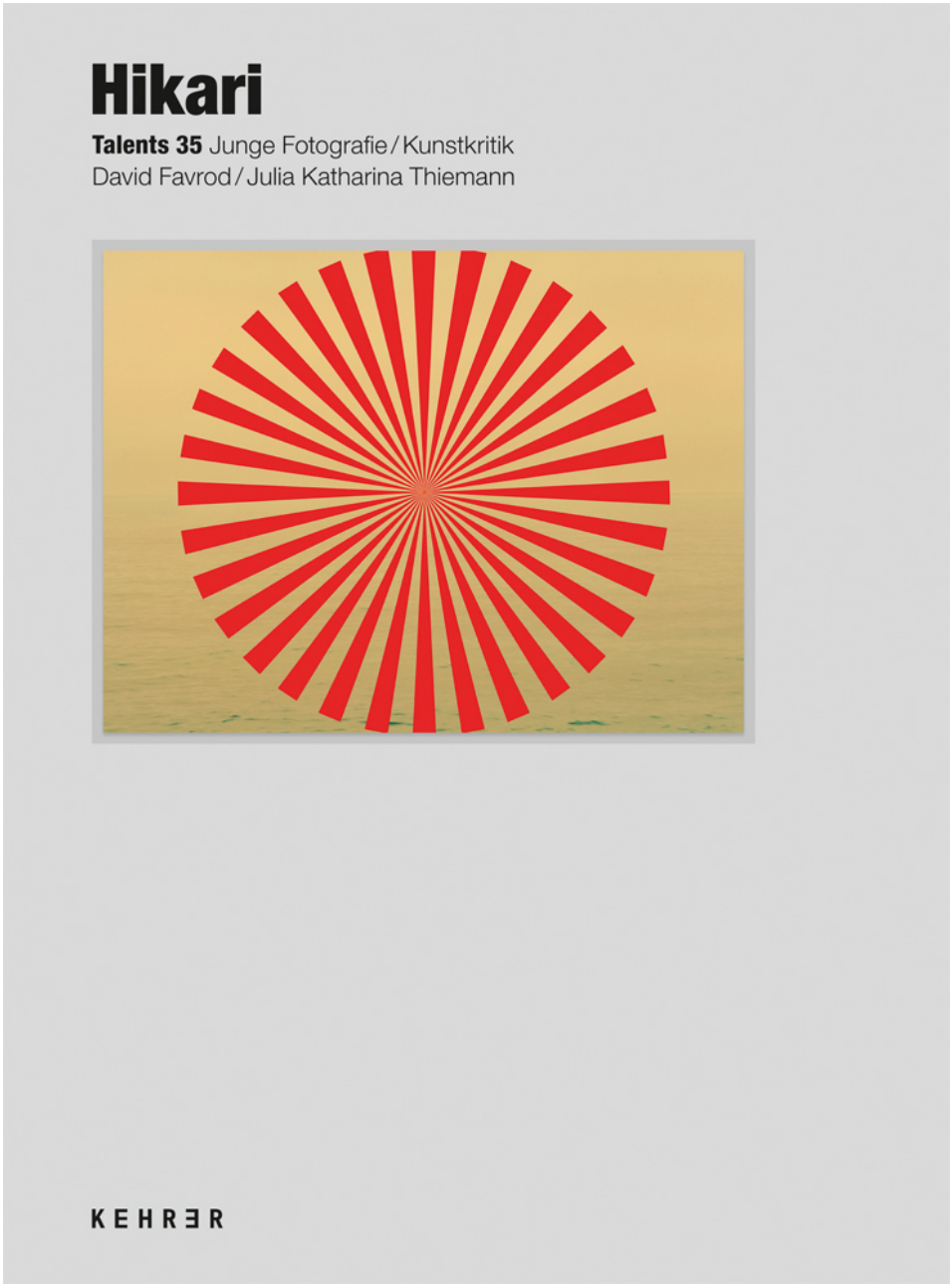
© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016



PUBLICATIONS

David Favrod. Hikari
Texte (anglais et allemand) : Julia Katharina Thiemann, C/O Berlin Talents 35, Heidelberg, Kehrer, 2015
www.kehrerverlag.com

David Favrod (1982, Kobé, Japon ; vit en Espagne et en Suisse) a obtenu un Bachelor en communication visuelle, département photographie, à l'ÉCAL en 2009 puis, dans la même école, un Master in Art Direction en 2011. Il a reçu plusieurs prix, notamment le Swiss Design Award, 2010, le Lens Culture Exposure Award, 2013, et le prix Talents 2014 du C/O Berlin, qui lui a permis d'exposer et de publier *Hikari*.
Julia Katharina Thiemann (1981, DE) a étudié l'Allemand et la Sociologie à l'Université Leibniz de Hanovre ainsi que l'Histoire de l'Art à la Städelschule et à l'Université Goethe de Francfort-sur-le-Main. Elle écrit régulièrment des essais critiques sur des artistes. Elle est curatrice de la résidence d'artistes Schloss Balmoral.

→ Vidéo de présentation du livre, sans commentaire : https://vimeo.com/146389043
Foam Talent 2015: David Favrod, interview, Foam Magazine, 2015 : https://vimeo.com/144859477
David Favrod: Six Shots in Kobe, Goliga, Tokyo / Festival Images, Vevey, septembre 2014 : https://vimeo.com/105455081

© David Favrod, Mishiko, 2012, de la série Hikari, 2012-2014, tirage pigmentaire, image :137.5x175 cm, papier : 146x183.5 cm

David Takashi Favrod est connu internationalement pour son travail artistique lié à sa double identité culturelle, japonaise et helvétique, qu'il a réalisé en trois parties : sa première série, *Gaijin* (l'étranger), fut présentée lors de son exposition de diplôme en 2009 ; la deuxième, *Omoide Poroporo* (les souvenirs goutte à goutte), a fait l'objet d'un beau livre d'artiste paru en 2010 et la troisième série, *Hikari* (la lumière), fut publiée en 2015 par le C/O Berlin. Le prix Talents de cette institution offre non seulement au lauréat l'opportunité d'exposer ses images et d'éditer un livre, mais aussi de collaborer avec un-e critique d'art qui réalise une interview de l'artiste et rédige un essai sur son travail. Felix Hoffmann est à l'origine de ce concept de " tandem " alors que le graphisme original des livres Talents est assuré par Naroska, Berlin. La particularité de la collection est de proposer un ouvrage en deux parties distinctes, textes et images, qui s'ouvrent de part et d'autre de la couverture cartonnée (le dos cousu et collé des cahiers se trouve donc à l'opposé du dos du livre !).
L'historienne de l'art Julia Katharina Thiemann interprète de manière approfondie la série *Hikari*. Elle développe en particulier les thèmes de l'ambiguïté entre réel et fiction, entre fragments de souvenirs individuels et mémoire collective, omniprésents dans l'œuvre de David Favrod. Ce dernier imagine ses images sur la base de réflexions sur l'héritage de ses grands-parents maternels, qui ont vécu les terribles bombardements de Kobé par l'aviation américaine durant la Seconde Guerre mondiale, la plupart du temps cachés dans d'obscurs abris souterrains. Marqué par ce récit familial, l'artiste a peint des onomatopées en katakanas sur certaines images pour rendre compte des sons liés à la guerre. Il a aussi employé des motifs symboliques, notamment pour *Rising Sun* (2013), en couverture du livre. Ces interventions graphiques évoquent l'univers des mangas et des films d'animation dont l'artiste s'est souvent inspiré. Celui-ci laisse une grande liberté d'interprétation au spectateur, chaque image suggérant un moment vécu, voire une amorce de narration.
L'essai et l'entretien permettent de comprendre le sens de plusieurs photographies de la série : l'histoire tragique de Mishiko, grande-tante de l'artiste, ou les effets de la pluie noire, radioactive… Je regrette toutefois que le texte ne s'attarde pas sur l'évolution et la cohérence de la démarche de David Favrod, en analysant les liens étroits entre ses trois séries, dans leur dimension poétique, mystérieuse et existentielle.
Nassim Daghighian

© David Favrod, Pluie noire, 2014, de la série Hikari, tirage pigmentaire, image : 140x110 cm, papier : 147x117 cm

© David Favrod, Pour Sadako, 2012, de la série Hikari, tirage pigmentaire, image : 59x75 cm, papier : 63x79 cm

© David Favrod, Fuji VS Catogne, 2012, de la série Hikari, tirage pigmentaire, image :106x135 cm, papier : 113x142 cm

Viktoria Binschtok. Marriage is a Lie / Fried Chicken
Textes : Ann-Christin Bertrand, Charlotte Cotton, Matthias Harder, Joshua Chang, Laurel Ptak + Students Berlin, C/O Berlin / Heidelberg, Kehrer, coll. Thinking about photography, 2015
www.kehrerverlag.com

Viktoria Binschtok (1972, Moscou, Russie ; vit à Berlin) a obtenu un Master en beaux-arts en 2002 ; elle a étudié la photographie à l'Académie des Arts Visuels de Leipzig (Hochschule für Grafik und Buchkunst) avec les professeurs Timm Rautert et Helmut Mark de 1995 à 2005. Depuis 2006, son travail est exposé internationalement. Elle a publié quatre livres : *Suspicious Minds*, 2009, *World of Details*, 2013, *Cluster*, 2015, et *Marriage is a Lie / Fried Chicken*, 2015, qui offre un aperçu de son projet *Globes*, 2002, et une sélection d'images tirées des séries *Cluster* et *World of Details*. L'ouvrage présente de manière antéchronologique ces trois séries et permet un bon survol de la démarche de l'artiste.
Ce livre bilingue allemand et anglais fait partie d'un nouveau projet du C/O Berlin, une série d'expositions intitulée *Thinking about photography,* dont le concept a été proposé par Ann-Christin Bertrand, curatrice responsable des jeunes pratiques artistiques contemporaines au sein de l'institution berlinoise. Le but est d'offrir une plateforme de réflexion et une visibilité aux tendances novatrices qui explorent des modes inédits de production, de perception et de présentation de la photographie. Complémentaire à l'exposition, la publication propose de brefs essais qui abordent les questions issues du débat sur le futur du médium. Sans développer une analyse détaillée de l'œuvre de l'artiste, les auteurs mettent ses photographies en relation avec les pratiques les plus actuelles de l'image contemporaine.
Le graphiste Marc Naroska a proposé un concept de livre intéressant. Relié par un fil noir bien visible, ce bel ouvrage contient des cahiers de papier épais pour les images (48 pages) et des cahiers plus étroits sur papier fin pour les textes placés au début (l'allemand, 32 p.) et à la fin du volume (l'anglais). Sans couverture rigide, cet objet délicat est agréable au toucher. Tout a été soigneusement pensé : la composition bien rythmée des cahiers, l'emplacement des numéros de page et des fils de la reliure, le trait oblique comme " signature " de la collection et l'impression du texte en rouge métallisé sur le noir mat de la couverture…
Le titre énigmatique *Marriage is a Lie / Fried Chicken* est tiré d'une inscription en Arabe photographiée par Viktoria Binschtok qui lui fut ensuite traduite de deux manières différentes, comme l'explique Ann-Christin Bertrand dans l'introduction. Le hasard d'une lettre à moitié effacée et l'absurdité de sens qui en résulte sont révélateurs des situations exploitées par l'artiste dans sa série récente *Cluster*. Dans ce livre, chaque projet

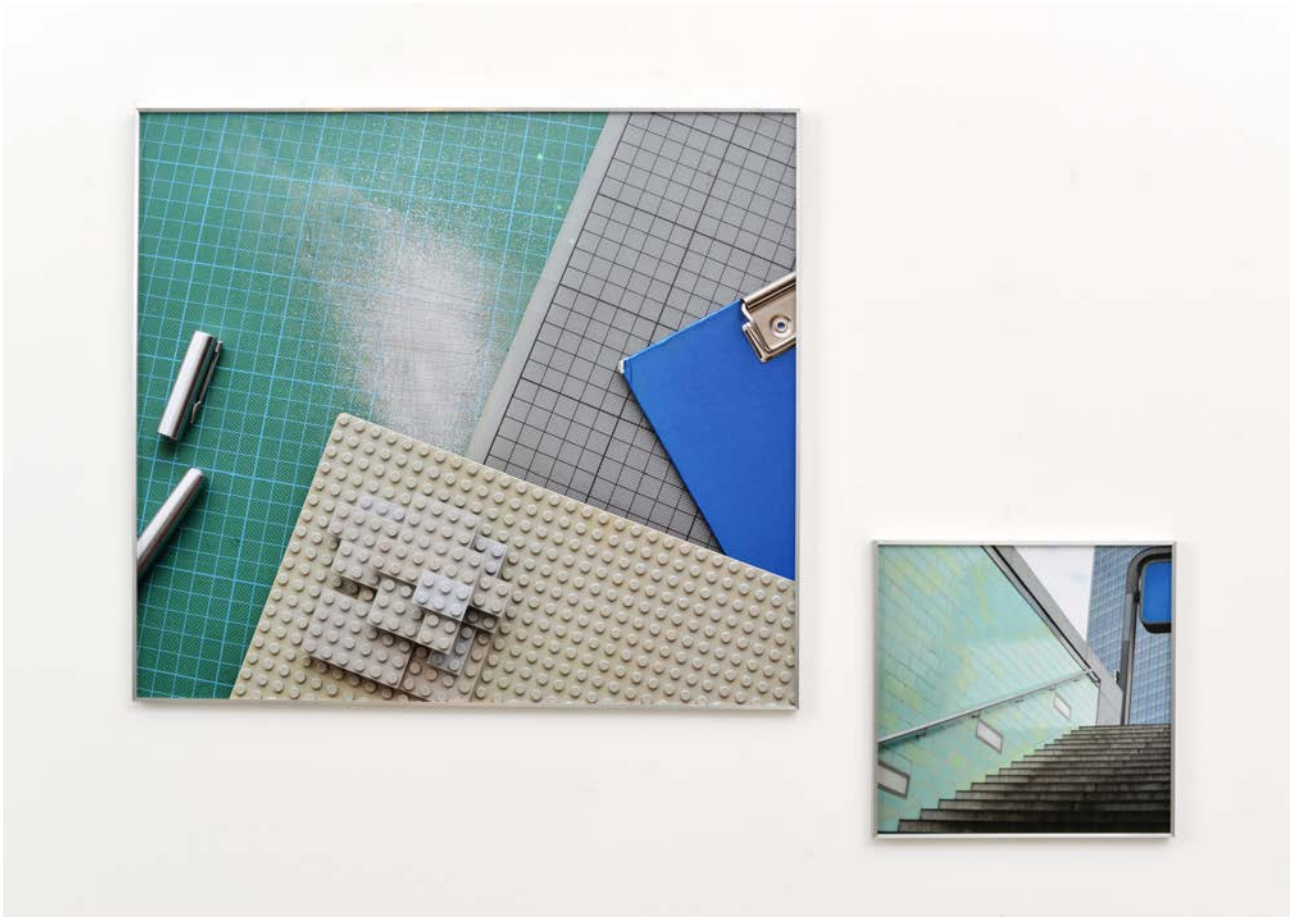
© Viktoria Binschtok, Marriage is a Lie / Fried Chicken Cluster, 2015

est introduit par une vue d'exposition vis-à-vis du titre de la série. L'artiste attache une importance toute particulière à l'accrochage, ce qui a été traduit par la mise en page des photographies dans la publication. Pour chaque travail, elle s'approprie une ressource d'internet : elle achète 80 globes lors de ventes aux enchères en ligne et les expose, non déballés, avec les images mises en ligne par les vendeurs privés ; pour *World of Details*, elle combine des vues réalisées par Google Street View, transposées en noir/blanc, avec ses propres photos en couleurs prises aux mêmes endroits ; pour sa série la plus récente, le protocole de travail comprend plusieurs étapes. Le point de départ de *Cluster*, que l'on pourrait traduire par groupe d'éléments semblables, est un choix de photographies dans les archives personnelles de l'artiste. À partir de ses fichiers, celle-ci lance une recherche d'images sur internet. L'algorithme se base sur des similarités de structures, de formes et de couleurs, donc des associations binaires. Le matériel trouvé sert ensuite de modèle à Viktoria Binschtok pour la réalisation de nouvelles photographies, mises en scène en studio.
Ce geste radical de décontextualisation fait disparaître les liens aux images-sources pour n'en conserver que la dimension esthétique. La pratique conceptuelle de l'artiste incite le spectateur à une réflexion sur le statut de la photographie dans le flux visuel globalisé. Dans *Cluster*, la signification reste toujours ouverte…
Nassim Daghighian

→ Christina Natlacen, " Viktoria Binschtok. On Searching for and Finding Images ", *Camera Austria*, n°128, 2014, p.9-22

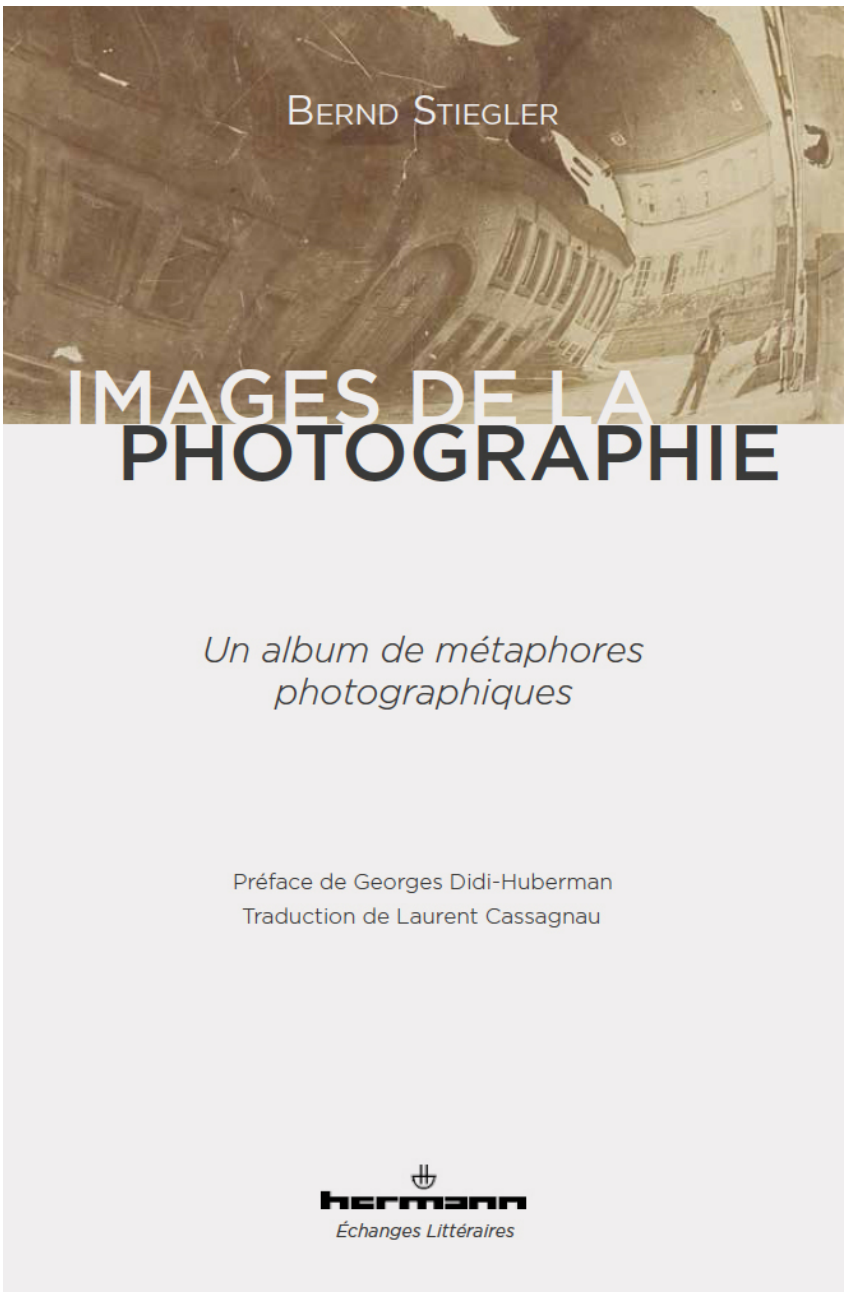
© Viktoria Binschtok, Globes, 2002, vue de l'exposition (Mis)Understanding Photography, Museum Folkwang Essen, 14.6. - 17.8.2016

© Viktoria Binschtok, vue de l'exposition eclipse99 à Klemm's, Berlin, 26.04. - 9.6.2014. À gauche : Tokyo Night Cluster, 2014, c-print, 137x100 cm, peinture sur le mur, structure en bois avec c-prints



© Viktoria Binschtok, Cutting Mat Cluster, 2014, c-prints, 91x100 cm, 45x45 cm. Vue de l'accrochage, similaire à la mise en page du livre.

© Viktoria Binschtok, Blue Curtain Cluster, 2014, c-prints, 80x73 cm, 45x45 cm. Vue de l'accrochage, similaire à la mise en page du livre.



Bernd Stiegler. Images de la photographie. Un album de métaphores photographiques
Préface : Georges Didi-Huberman, Paris, Hermann, coll. Échanges littéraires, 2015
www.editions-hermann.fr

" Il y aurait donc un côté “léger” dans ce livre, qui lui vient à la fois de sa modestie et de sa propension au jeu. Quelque chose entre des “petites histoires de la photographie” (pour le montage anachronique des exemples figuratifs au détriment de toute histoire déductive) et un “livre des passages” photographiques (pour le montage des citations glanées ici et là). Double hommage à Walter Benjamin, donc, et avec ce souci de noter consciencieusement – modestement –, à la fin de chaque bref chapitre, la “littérature” évoquée même du bout des lèvres. Stiegler ne manifestant aucun narcissisme d’auteur ou de “théoricien”, il nous invite simplement, aimablement, à sortir de son propre livre et à reparcourir les labyrinthes de textes et d’images où il aura lui-même aimé se perdre. "
Georges Didi-Huberman (Préface, p.9)

Bernd Stiegler (1964) est professeur de littérature allemande moderne à l'Université de Constance depuis 2007 ; il s'intéresse tout particulièrement à l'histoire et à la théorie des médias au 20ème siècle. De 1999 à 2007, il a dirigé la collection de sciences humaines aux éditions Suhrkamp. Il a écrit et dirigé de nombreux ouvrages sur la photographie, dont *Theoriegeschichte der Photographie* (W. Fink, 2006).

Maurice Guilbert, Portrait de Toulouse-Lautrec, France, vers 1890, détail. Image reproduite à la p.78 dans la rubrique " Double "

" La métaphoricité particulière de la photographie a également son origine dans le fait que, dès le début, la photographie présente une ambivalence qui la rend précaire. […] La métaphore utilise cette ouverture tout en la limitant. Tel Janus, elle présente un double visage : d'une part elle dissimule ce qu'elle montre en renvoyant à autre chose et en montrant ce qui est représenté comme étant autre ; d'autre part, elle fait apparaître quelque chose qui, sans elle, serait resté invisible, à savoir le lien étroit qui rattache ce qui est représenté à la tradition, à son enracinement dans une histoire. "
Bernd Stiegler (Avant-propos, p.20)

Ce livre est paru en allemand sous le titre *Bilder der Photographie. Ein Album photographischer Metaphern* (Suhrkamp Verlag, 2006) ; la traduction en français a été assurée par Laurent Cassagnau. Bernd Stiegler a écrit chacun de ses essais en prenant comme point de départ une image associée à un mot-clé ; plus de cinquante termes sont réunis dans ce " dictionnaire photographico-métaphorique " (p.19), comme une collection de papillons. L'auteur classe dans " l'ordre à la fois strict et arbitraire de l'alphabet " (p.20) ses trouvailles qui permettent à la fois un retour sur l'histoire de la photographie, les images qu'elle a produites et les représentations mentales que nous avons de la photographie. Cette réflexion poétique sur le médium basée sur des visuels est très agréable à lire et facile d'accès en raison de la forme brève des textes qui peuvent être abordés librement, dans l'ordre souhaité par le lecteur. L'ouvrage est aussi l'occasion, pour les lecteurs non germanophones, de découvrir la pensée de Bernd Stiegler, rarement traduit à ce jour.
La grande majorité des photographies choisies par l'auteur ont plus de cent ans, mais le texte s'aventure parfois sur le terrain du monde contemporain des images numériques. Oscillant entre histoire et théorie, les essais me semblent proches d'une chasse au trésor consistant à explorer toutes les métaphores qui ont permis d'interpréter, de conceptualiser ou de critiquer le médium photographique.

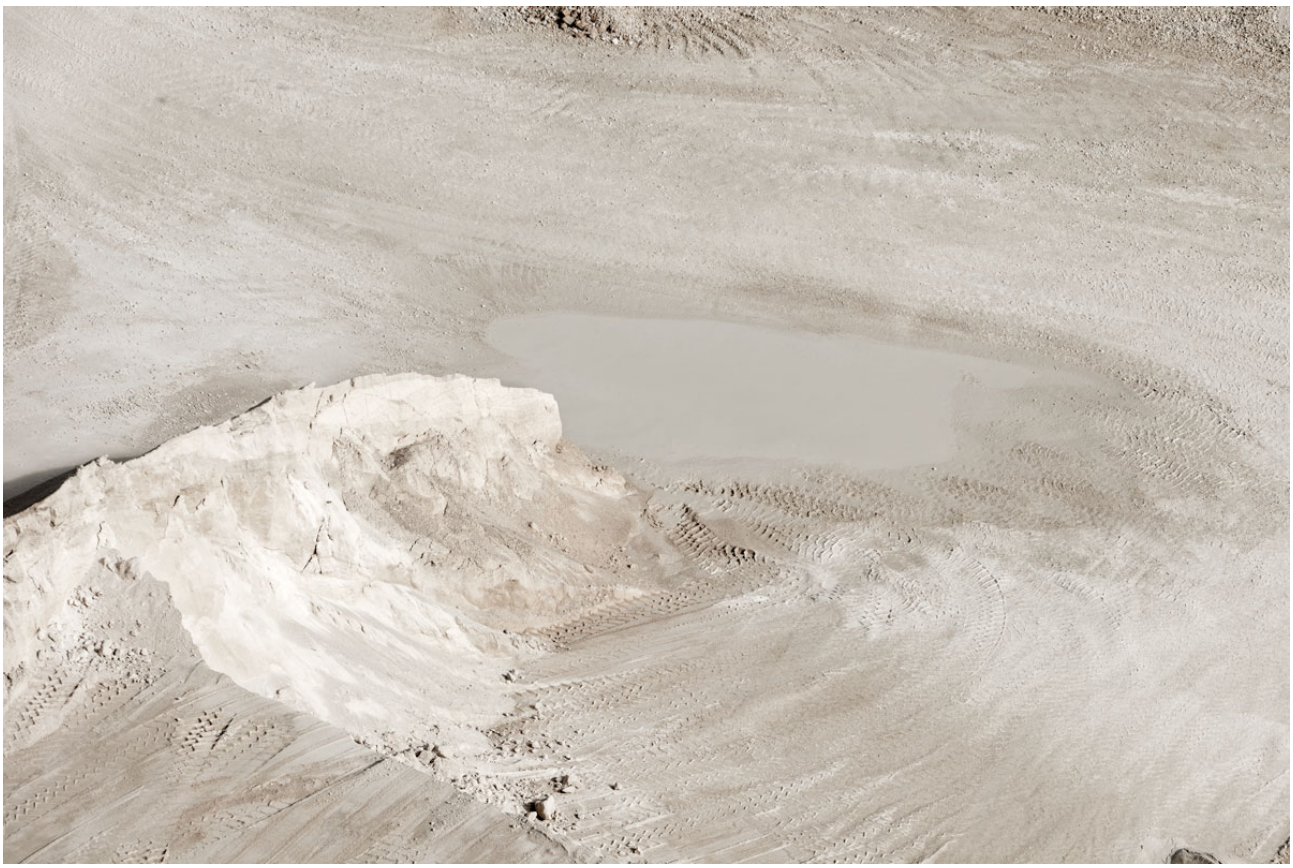
Pierre-Louis Pierson, La Comtesse de Castiglione (Virginia Verasis), entre 1863 et 1866, tirage sur papier albuminé, 15x11 cm. Image reproduite à la p.194 dans la rubrique " Œil "

Les métaphores les plus courantes au sujet de la photographie sont évidemment celles qui se rapportent au champ sémantique de la vue : la lumière et son contraire, l'œil (l'objectif), la rétine (la surface sensible à la lumière) ou le voyeurisme. Georges Didi-Huberman relève également des métaphores exprimant la dualité de la vie et de la mort, en lien avec la sexualité, la reproductibilité, la prédation, la chasse, la guerre, le crime ou le *memento mori* ; des " métaphores de la survivance " (p.14) : la photographie comme trace, empreinte, miroir doté de mémoire ; ainsi que des métaphores de la vérité et du mensonge : la photographie comme preuve, enregistrement du réel et langage universel ou, à l'opposé, comme piège, moyen de manipulation, pur simulacre…
Au fil de la lecture apparaissent les multiples facettes de la photographie et l'esquisse d'une anthropologie visuelle, socio-culturelle, de notre époque. Les images mentales associées au médium photographique, dès son invention, sont souvent encore présentes aujourd'hui, raison pour laquelle le recueil de métaphores proposé par Bernd Stiegler peut également nourrir un questionnement sur la photographie contemporaine. L'imagination et la réflexion sont fortement stimulées par l'approche ludique, autant qu'érudite, de l'auteur.
Nassim Daghighian

Alfred Stieglitz, Sun Rays, Paula, Berlin, 1889, tirage gélatino-argentique, 22.5x16.7 cm
Image reproduite à la p.170 dans la rubrique " Mémoire "

" Le portrait qu'Alfred Stieglitz a réalisé de Paula en 1889 montre une pièce qui n'apparaît pas seulement comme une *camera obscura* dans laquelle pénètrent des rayons de lumière, mais qui reprend aussi dans son arrangement et sa décoration de nombreux attributs de la photographie : cette photographie apparaît ainsi comme la métaphore de la photographie tout court, elle nous montre, pour reprendre la formulation de Rosalind Krauss, « ce qu'est, par nature, la photographie » *. Quand on examine de plus près cette photographie qui met en scène un jeu subtil d'ombre et de lumière, on trouve des photos fixées au mur parmi lesquelles il y en a une qui se trouve une deuxième fois sous forme de copie dans un cadre placé devant la femme, laquelle manifestement a servi de modèle pour le cliché, mais qui désormais écrit dans le rayon de la lumière (« avec le rayon de lumière » serait-on tenté de dire) afin de devenir à son tour image qui un jour trouvera peut-être place sur le mur. La photographie acquiert sa rigueur de composition grâce au cadrage et redouble encore une fois le regard porté sur la photographie et le regard de la photographie. "
Bernd Stiegler (p.172)

* Rosalind Krauss, *Le photographique. Pour une théorie des écarts*, trad. Marc Bloch, Ann Hindry, et Jean Kempf, Paris, Macula, 1990, p.126-137, citation p.130



© Domenico Scarano, 12-6544, de la série Dans la Garrigue, 2015, tirage pigmentaire, 40x60 cm

TESSIN

Domenico Scarano. Fotografie 2015

Galleria Cons Arc, Chiasso, 28.02. - 16.04.2016
www.consarc.ch

Les trois séries de Domenico Scarano (1969, Scario) réalisées en 2015 ont pour point commun la recherche de "signes" qui confèrent au lieu son caractère distinctif. Pour Scarano, la photographie est une superposition d'expériences et de souvenirs qui conduisent souvent à une trace, à une marque indélébile reliée à un lieu et un temps donnés. Les séries *Transiti* et *Dans la Garrigue* (Cabrières-d'Avignon) oscillent entre représentation documentaire et abstraction jouant avec les matières : murs gris, tas de sable ou pierres. Dans *Noir-Blanc*, qui comporte des polyptyques et des images isolées, les photographies ont été travaillées numériquement. Scarano cite à leur propos les œuvres noir-blanc du peintre Vasarely inspirées par son séjour dans sa maison de campagne dans la garrigue provençale. Les titres évoquent cependant l'astronomie et un voyage dans l'espace...
Nassim Daghighian

© Paolo Ventura, Sogno invernale I, 2015, de la série La Città Infinita

Paolo Ventura. La Città Infinita

Photographica FineArt, Lugano, 10.03. – 05.05.2016
www.photographicafineart.com

Artiste pluridisciplinaire, Paolo Ventura (1968, Milan) utilise la photographie afin de documenter une réalité fictive façonnée de ses propres mains. Les décors minutieusement construits dans son atelier se transforment le temps d'un cliché en villes, rues, bâtiments et intérieurs qui accueillent des personnages traînant avec eux leurs histoires intimes, comme suspendus dans un temps immobile. De temps à autre, il rentre lui-même dans l'espace du cadre, comme dans la série *Le Storie*, où il porte les habits de personnages tantôt loufoques, tantôt poétiques.
Semblables à des tableaux photographiques, les paysages brumeux de Ventura figent et entremêlent rêve, fiction et souvenirs d'enfance, pour transporter le spectateur dans un espace merveilleux et mélancolique. Les scènes créées par l'artiste sont teintées de nostalgie et évoquent des instants quotidiens du passé de l'Italie – les murs délavés des immeubles en stucco, les rues pavées – mais possèdent toutes un élément du domaine de l'étrange ou du fantastique qui font écho à son enfance : une imagination débordante pour celui qui pense que le monde réel semble toujours un peu trop gris.

Sources : http://www.loeildelaphotographie.com/fr/2014/06/18/article/25150/paolo-ventura-l-homme-a-la-valise/
http://www.festivalphoto-lagacilly.com/l-edition-2015/paolo-ventura

Alexandre Rodtchenko, Auditeur de la radio, 1929, tirage réalisé par l'artiste. Collection de la Moscow House of Photography

Alexandre Rodtchenko. La collection du Musée d'Art Multimedia de Moscou

LAC Lugano Arte e Cultura, Lugano, 27.02. – 08.05.2016
www.luganolac.ch

" L'avant-garde russe du vingtième siècle est un phénomène unique en Russie, mais également sur le plan culturel international. L'impressionnante puissance créative des artistes de cet âge d'or nourrit encore aujourd'hui le milieu artistique et tous ceux qui s'intéressent à l'Art Nouveau russe. Alexandre Rodtchenko (1891 – 1956) était sans conteste l'un des principaux générateurs d'idées de cette époque, dont il a incarné l'aura spirituelle. Peinture, graphisme, théâtre, cinéma, typographie et photographie ont été envahis et transformés par le talent puissant de cet homme fort et beau. A son contact, tous ces domaines se sont radicalement ouverts à de nouvelles voies de développement.
Le débuts des années 1920 a été un « âge intermédiaire », pour citer Viktor Shklovsky, l'un des meilleurs critiques et théoriciens actuels. Bien que brièvement et de façon illusoire, cette époque a fait se répondre les expérimentations artistiques et sociales. C'est à ce moment précis, en 1924, qu'Alexandre Rodtchenko s'est attaqué à la photographie, en tant qu'artiste déjà célèbre pour son slogan « Nous avons le devoir d'expérimenter », au coeur de son esthétique. Il a suscité un changement fondamental des idées quant à la nature de la photographie et au rôle du photographe, introduisant la pensée conceptuelle dans le champ de la photo. Au lieu de n'être qu'un reflet de la réalité, la photographie est ainsi devenue un moyen de représenter visuellement des constructions intellectuelles dynamiques.
Rodtchenko a introduit l'idéologie constructiviste en photo, développant des méthodes et des outils pour les appliquer. Les dispositifs qu'il a découverts se sont rapidement propagés. Ils étaient utilisés par les élèves et les pratiquants qui partageaient ses idées, comme par ses adversaires politiques et esthétiques. L'utilisation de la « Méthode Rodtchenko », qui intègre sa composition diagonale mais aussi la réduction, et d'autres dispositifs, ne garantissait toutefois pas la dimension artistique des oeuvres. Ce ne sont pas tant ni seulement les dispositifs formels pour lesquels il a été largement critiqué à la fin des années 1920, qui ont

Alexandre Rodtchenko, Escaliers, 1930, tirage réalisé par l'artiste. Collection de la Moscow House of Photography

perturbé la pratique photographique de Rodtchenko, mais plutôt son profond romantisme, présent dès ses années d'études. En témoignent les fausses lettres qu'il a écrites à Varvara Stepanova pendant les premières années qui ont suivi leur rencontre. Cet aspect romantique, qui trouve ses racines dans son enfance passée dans les coulisses du théâtre où travaillait son père, s'est transformé en une pensée utopique puissante chez le Rodtchenko constructiviste, qui croyait en la possibilité d'une transfiguration positive du monde et de l'espèce humaine. Dans les années 1920, Rodtchenko attribuait de nouvelles taches à chacune de ses séries photographiques, produisant des manifestes sur le devenir de la photo et de la vie une fois transformées par les principes artistiques constructivistes. Dans les années 1930, surtout vers la fin, épuisé par les critiques et la persécution, il entama une analyse de la vie et de la pratique artistique, y compris des siennes, dont l'évolution a été largement déterminée par l'esthétique du réalisme socialiste alors en développement. Au sein de l'histoire de la photo de la première moitié du vingtième siècle en Russie, Alexandre Rodtchenko est le seul qui, par ses publications d'articles et de journaux, a livré des notes uniques, réflexions artistiques d'un penseur-photographe ayant connu plusieurs cataclysmes historiques qui ont généré en lui les prémisses d'un conflit tragique conscient ainsi qu'une énergie créatrice inconsciente. Las des transformations révolutionnaires constantes qui produisaient une réalité éloignée des idéaux qui avaient inspiré sa première période créative, il écrit dans son journal le 12 février 1943 : « L'Art est au service du peuple, mais le peuple est mené Dieu sait où. Je veux mener le peuple à l'art, pas utiliser l'art pour les mener quelque part. Suis-je né trop tôt ou trop tard ? L'art doit être séparé de la politique… » Pendant les dernières années de sa vie, trahi par ses amis et ses élèves, privé du droit de travailler et de gagner sa vie en participant à des expositions, renvoyé de l'Union des Artistes et en mauvaise santé, Alexandre Rodtchenko restait un homme très riche. Il avait sa famille : son amie et compagnon d'arme Varvara Stepanova, sa fille Varvara Rodtchenko, le mari de cette dernière Nikolaï Lavrentiev, son petit-fils Alexander Lavrentiev et sa famille, un clan restreint mais uni, et chargé d'énergie créative. Sans le premier musée de la photo de cette famille russe, la Maison de la Photo de Moscou n'aurait jamais ouvert. Dans la maison de Rodtchenko, avec sa famille, nous avons découvert et étudié l'histoire de la photographie en Russie, indissociable d'Alexandre Mikhailovich Rodtchenko. "

Olga Sviblova, Directrice du Multimedia Art Museum, Moscou, et curatrice de l'exposition

Source : http://www.loeildelaphotographie.com/fr/2016/03/17/article/159895259/lugano-alexander-rodchenko-from-the-collection-of-multimedia-art-museum-moscow/

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher

SUISSE ROMANDE

Maya Rochat. Too Much Metal for One Hand

Espace Quai 1, Vevey, 16.03. – 23.04.2016
www.quai1.ch

Face au flux d'images qui défilent aujourd'hui dans une sorte de bourdonnement ininterrompu, Maya Rochat impose une rupture. Elle détourne, déchire, spray, peint, détruit, dessine, recompose et superpose, parfois dans des accès de violence instinctive, les photographies qui composent la base de son travail. À l'ère d'internet et de la digitalisation, elle se confronte directement à la matière et met ainsi en exergue la structure et la corporalité des images. Nourrie à l'énergie de la musique métal et de l'atmosphère de ces concerts, la série *Too Much Metal for One Hand* est composée d'images suggestives, saturées, qui sapent les codes d'interprétation usuels et troublent les modes de perception de ceux qui les regardent. À l'opposé de la démarche documentaire, Maya Rochat offre une expérience immersive qui interroge la capacité de la photographie à représenter le réel. Il y a dans ses œuvres rageuses et bruyantes de la tension et des cris, mais aussi une douceur que le visiteur ne trouve qu'après avoir repoussé ses propres limites et traversé le chaos, comme lors d'un processus cathartique. L'installation conçue pour l'Espace Quai1 – photographie-performance, collage-mutant associant les images fixes et animées, floutant les frontières entre les techniques et les univers analogiques et digitaux – invite le spectateur à inventer sa propre trame narrative.

Née en 1985, Maya Rochat (Suisse) obtient en 2009 un Bachelor en communication visuelle à l'ECAL – Ecole cantonale d'art de Lausanne – récompensé par un prix d'excellence suivi d'un master avec mention à la HEAD, Genève, en 2012. Elle partage aujourd'hui son temps entre Berlin et la Suisse. Ses travaux ont été présentés lors d'expositions solo ou collectives à la Tate Modern de Londres, au Centre pour la photographie de Genève ou au Palais de Tokyo à Paris. Artiste multidisciplinaire Maya Rochat est également active dans les domaines de l'installation, de l'édition et de la curation.

Source : dossier de presse

© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016

Mauren Brodbeck, *Untitled 06*, de la série *Loyalland*, 2014, tirage jet d'encre sur acrylique

Mauren Brodbeck. Mood Motel
Andata-Ritorno, laboratoire d'art contemporain, Genève, 17.03. - 24.04.2016
www.andataritornolab.ch

" Mauren Brodbeck (1974) est artiste, cinéaste, photographe, compositrice, designer, performeuse, musicienne. Le Suissesse intègre à ses photographies des interventions graphiques et formelles afin d'effacer certains détails et de ne conserver qu'une essence de l'être, du paysage, de l'objet. Il existe là une approche qui tient autant du minimalisme que d'un goût pour la couleur à la fois forte et intempestive. L'artiste découvre sa palette en laboratoire par l'expérimentation de produits chimiques. De plus une sorte d'architectonique est toujours présente dans l'œuvre. « Sur » la photographie originale la plasticienne crée effacements, lavages, collages, superpositions qui donne à l'image de base une émotion particulière. Tout un jeu de montré-caché suit son cours et crée un univers original et qui n'est pas sans rappeler un certain pop-art (Warhol, Lichtenstein) mais tout autant le kitsch (Gilbert & George) et la mode ou le design (Yvonne Kwok, Alexander McQueen).

Mauren Brodbeck, *Jade 05*, de la série *Seven Wonders*, 2010, jet d'encre sur acrylique, 120x90 cm

L'œuvre est comme sa créatrice : sensible et libre. L'extériorité inhérente aux images ramène à une forme d'intimité. Les quartiers résidentiels ou industriels, les motels sont la base de « sonic landscapes » multi-sensoriels et poétiques : «Dans mon travail la couleur est là. Elle dit tout. Les secrets. Les blessures. Les rêves. Les erreurs. Les amours. La vie. Toi. Moi. Nous.» écrit l'artiste. La recherche de l'identité et ses représentations sont les thématiques majeures d'une œuvre aux multiples croisements. L'imaginaire a pour socle le réel mais il en décolle et est reconstruit en formes et traces qui perlent, s'épluchent et virevoltent en divers types de progressions. Fausse baroque, vraie postmoderniste l'artiste oblige à un regard affûté. Loin de tout maniérisme elle fait du lieu de l'image celui d'une « espèce d'espace » envahie de couleurs et de formes à finalité abstractives. Du lieu surgit une forme d'hantise du non-lieu par effet de transferts de et de reconstruction. "
Jean-Paul Gavard-Perret

Source : http://delarthelvetiquecontemporain.blog.24heures.ch/archives/2016/03/index-2.html

Maxim Dondyuk, Kiev, Ukraine, 25 janvier 2014. Morning on Hrushevskoho street after the night of flaming tires and Molotov cocktails. Protesters again construct barricades, prepare Molotov cocktails before night battle between protesters and police, which became already a usual thing. © Maxim Dondyuk / Prix Pictet Ltd 2015

Disorder. 6ème Prix Pictet

MICR Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, Genève, 02.03. – 08.05.2016
www.redcrossmuseum.ch

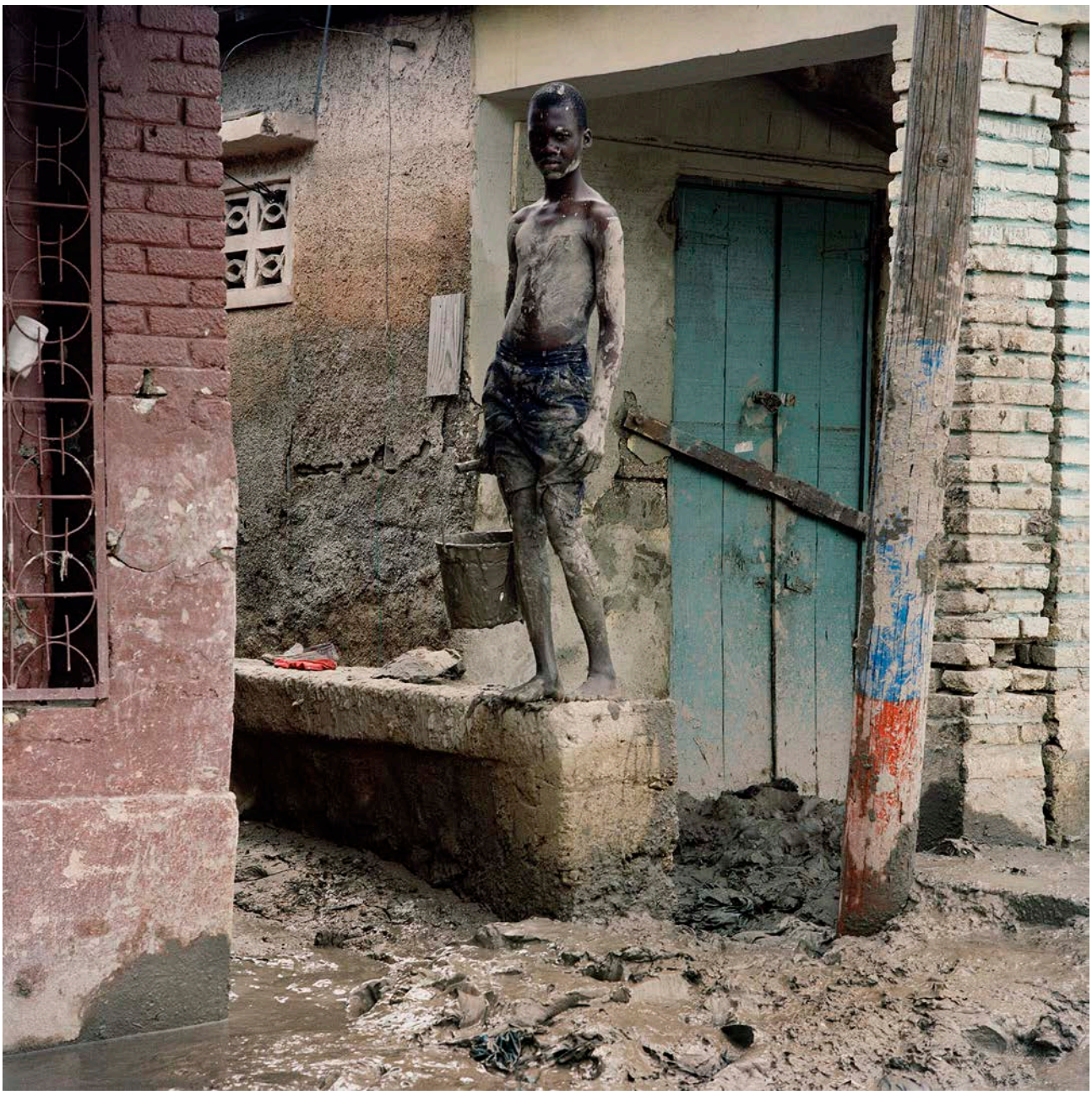
Avec : Ilit Azoulay, Valérie Belin, Matthew Brandt, Maxim Dondyuk, Alixandra Fazzina, Ori Gersht, John Gossage, Pieter Hugo, Gideon Mendel, Sophie Ristelhueber, Brent Stirton et Yang Yongliang.

" Notre époque se caractérise par le désordre. […] La maîtrise que nous avons de nombreux aspects de la vie nous a amenés à croire que nous avions plié la planète à notre volonté. Cependant, la fragilité de cette présomption se révèle à chaque épidémie, tremblement de terre, raz-de-marée ou sécheresse. À mesure que les jours passent, notre illusion d'ordre se désintègre. "
Kofi Annan, Président d'honneur du Prix Pictet

Disorder est le thème de la sixième édition du Prix Pictet, prestigieuse récompense dans les domaines de la photographie et du développement durable. Chaos social, débordements politiques, guerres civiles, dérèglements climatiques sont autant de manifestations du désordre retrouvées au coeur des travaux des douze photographes exposés, qui les traitent de façon poétique, abstraite ou documentaire. À l'issue d'une première sélection qui a vu plus de 700 noms examinés,12 artistes ont été retenus par un jury indépendant.

Après une présentation au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris et au MAXXI à Rome, l'exposition *Disorder* fait halte à Genève. Elle est accompagnée d'une publication disponible en anglais.

Source : dossier de presse



Gideon Mendel, Unnamed boy, Gonaives, Haiti, septembre 2008, de la série Drowning World © Gideon Mendel / Prix Pictet Ltd 2015

© Bertrand Stofleth, A Saintes-Maries-de-la-Mer, lieudit le Reculat, le Petit Rhône, 2011, de la série Rhodanie, 2007-2014

Bertrand Stofleth. Rhodanie

SIG – Quartier Libre, Pont de la Machine, Genève, 12.02. – 29.05.2016
www.centrephotogeneve.ch

Rhodanie est une série photographique de Bertrand Stofleth (1978, vit et travaille à Lyon). Durant cinq ans, il a suivi le cours du Rhône sur plus de 850 km, depuis sa source, un glacier dans les Alpes valaisannes, jusqu'à ses embouchures en mer Méditerranée. L'artiste construit un dialogue entre le paysage fluvial et l'espace frontière qui le borde, interrogeant ce qui se joue entre le fantasme d'une nature encore sauvage et son caractère profondément domestiqué.
Michel Poivert écrit à son sujet : " Bertrand Stofleth souligne les formes d'occupations, de transformations hétéroclites, d'aména-gements provisoires, de sorte que le fleuve qui n'y perd rien en majesté et se voit au contraire affublé de petits riens qui le détournent des errements du sublime. "
L'exposition *Rhodanie* est, sur une initiative du Centre de la Photographie Genève (CPG), présentée en collaboration avec les Services Industriels de Genève (SIG) dans leur salle d'exposition Quartier Libre, sur le Pont de la Machine, juste au-dessus du Rhône même. Elle s'inscrit dans l'une des grandes lignes thématiques du CPG, c'est-à-dire le " style documentaire " et l'observation photographique du paysage à l'exemple d'expositions telles que *L'usage du paysage* de Max Regenberg en 2014 ou de *On the Edges of Paradise* de Laurence Bonvin en 2008.
Joerg Bader, commissaire d'exposition et directeur du Centre de la Photographie Genève

Publication : Bertrand Stofleth, *Rhodanie*, Arles, Actes Sud, octobre 2015, texte de Gilles A Tiberghien, philosophe, et entretien de Nicolas Giraud avec Bertrand Stofleth (Français-Anglais), 160 pages

Source : dossier de presse

© Martin Widmer, Objet VII “Miroir” n°6, 2016

Jacques Berthet et Martin Widmer. Un art de la disparition
CPG – Centre de la photographie Genève, 04.03. – 08.05.2016
www.centrephotogeneve.ch

Le CPG présente deux séries inédites de Martin Widmer, dont *L’Ambiguïté où la Morte Inoublié*e, et une série, presque inédite, de Jacques Berthet datant de 2003. C’est l’absence de la figure humaine, là où on l’attend le moins, c’est-à-dire dans un miroir et dans une ville, le jour, qui fait le lien entre les œuvres de Martin Widmer et Jacques Berthet.
Organisée principalement autour d’une série de photographies de miroirs et d’un texte écrit sous hypnose, *L’Ambiguïté où la Morte Inoubliée* est une exposition qui emmène le spectateur au cœur des mécanismes de l’image, de la photographie, de la vision. La série de Martin Widmer, *Objet VII "Miroirs"* déjoue la croyance populaire selon laquelle la photographie est un miroir. Widmer nous propose la thèse inverse en photographiant ceux-ci, sans que ni son œil, ni celui de son appareil n’y apparaissent.
Les images montrées au CPG présentent le même miroir photographié sous divers éclairages. Martin Widmer tente de cette manière de cerner la réalité d’un objet qui, la plupart du temps, est vu sans jamais être vraiment regardé. Objet paradoxal de la vision, le miroir, permet à l’artiste de continuer de poser la question qui traverse son travail actuel: " Qu’est-ce que voir ? ". Cette question trouve un prolongement dans le texte, signé de l’artiste et mis à la disposition du spectateur, dans lequel un homme visite une exposition dont l’unique l’oeuvre, une photographie, résiste au regard, celle-ci étant masquée par des reflets qui traversent la vitre qui la protège. Mais, ce " il n’y a rien à voir ", ce " on n’y voit rien " qui semble être le premier constat que le spectateur, réel ou fictionnel, fait devant les œuvres, n’est finalement que le point de départ d’une aventure visuelle dans laquelle d’inattendues apparitions se manifestent.

© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016

Olivier Lovey. Heimweh
Focale, Nyon, 13.03. – 24.04.2016
www.focale.ch

La série intitulée *Heimweh* (2013-2016), construite autour des sociétés folkloriques du Valais, propose des portraits de ses adhérents. *Heimweh* est le mot allemand qui désigne le mal du pays ou la nostalgie. Il décrit à la fois la sensation d'un inconfort et celle d'une réalité perdue. *Heimweh* plutôt que *Heimhat* ! Douleur du souvenir plus que son enivrement, espace mélancolique plus que patriotique.

" À l'instar de la photographie, ces vêtements sont l'empreinte d'un temps passé. Tels des vanités, ils nous rappellent que rien n'est acquis, que tout est voué à disparaître, mais qu'à défaut d'immortalité un sursis reste toutefois possible. Ces gens savent bien que la nostalgie ne sert à rien, que l'important est de bien utiliser le temps dont ils ne peuvent arrêter l'écoulement (Gaston Deferre). "
Olivier Lovey

© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016

La série a été initiée en 2013 dans le cadre de l'Enquête photographique valaisanne EQ2.
" Pour Olivier Lovey les images posent en costume d'un dimanche d'autrefois. Quelques jeunes filles d'aujourd'hui, à qui l'on a transmis les secrets du jupon, se tiennent droites comme des i, en attente d'un point d'honneur. Elles sont savamment coiffées dans leurs robes aux dentelles millimétriques. Elles serviront dans ce costume d'apparat le fendant des jours de fête, accompagné de fromage de Bagnes et d'un vieux seigle coupé en lamelles. Si l'hôte est de prestige, il y aura de la viande séchée et l'on aura sonné la fanfare. Dans les compositions d'Olivier Lovey, la lumière du ciel arrive en oblique ou est diffusée du centre par une lampe électrique qui imite le pétrole. Les hommes en noir se sont réunis autour d'un tonneau vide depuis un quart de millénaire. Il y a du vin et des verres. Miracle du trait qui empêche que les couleurs du vitrail ne se mélangent. Tout est bien compartimenté. La vieille abbaye du Châble offre son regard au regard du photographe, plus visage que bâtisse, l'édifice est marqué par le temps qu'il marque à son tour. L'âme de Maurice Chappaz y traine encore mais elle ne fait plus beaucoup d'ombre. Olivier Lovey a nommé Heimweh cette série d'images en costume folklorique. Comme il a raison. Et comme tout ce cirque est circulaire. Le costume est une mise en scène mise en scène par le photographe, sur le lieu même du crime.
Vanité du présent qui retarde le futur en s'agrippant aux objets et aux gestes d'un passé résolu. Cela donne une danse nostalgique, les rires semblent une ironie muséographique. Sur une arche diabolique une personne hésite entre deux fictions. Est-il possible de conjuguer dans une même phrase le futur antérieur d'une rive et le plus que passé de l'autre ? "
Gabriel Bender pour EQ2.

Source : dossier de presse

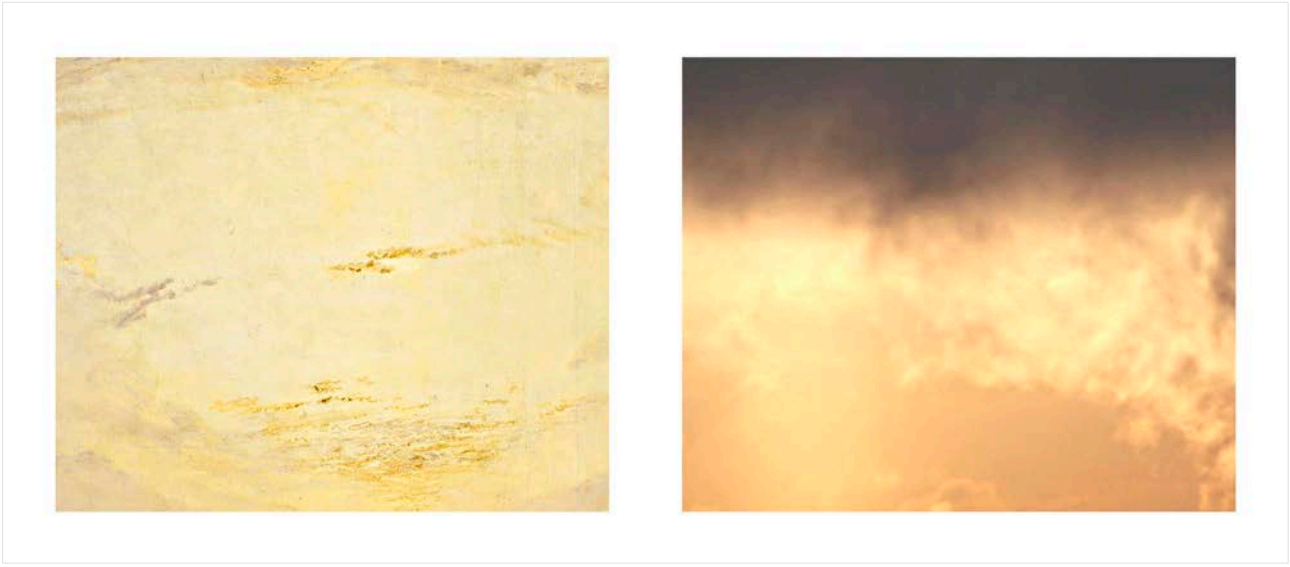
© Myriam Ziehli, de la série Wetiko Manifesto, 2016, tirage jet d'encre, 40x50 cm

Anthropo(s)cène
Galerie C, Neuchâtel, 10.03. – 16.04.2016
www.galeriec.ch

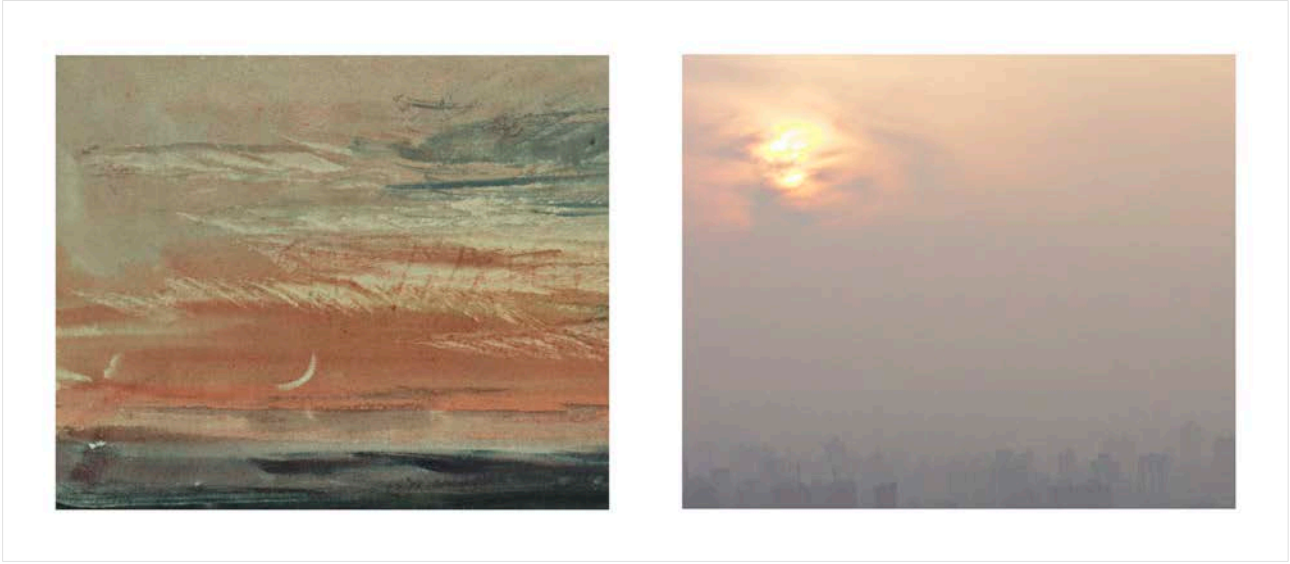
Avec : Peter Aerschmann, Polina Kanis, Yann Mingard, Myriam Ziehli.

L'exposition convoite deux lignes directrices. La première est une référence explicite au concept d'Anthropocène et aux effets de l'homme sur l'environnement. À cette époque de controverses et de questionnements sur le réchauffement climatique, sur la croissance démographique et la diminution de la biodiversité, de quelle manière l'art peut-il participer à repenser notre rapport à la Nature, à la Terre, à la Vie ? La deuxième ligne directrice évoque de manière plus subtile le concept de " scène ", au sens théâtral du terme. Sur cette " scène ", ce n'est pas la Nature, mais l'Homme seul, ses rituels, ses relations et ses comportements face aux autres qui sont convoqués et interrogés !

Dans *Anthropo(s)cène*, Myriam Ziehli présente un nouveau projet, *Wetiko Manifesto*. " Wetiko est un monstre de la mythologie amérindienne qui se matérialise sous la forme d'une bactérie qui, une fois infiltrée dans le cerveau humain, ouvre la boîte de Pandore. L'homme se met alors à vampiriser sa propre communauté, sa culture, son propre écosystème. *Wetiko Manifesto* est une ébauche de réponse positive à ce pessimisme ambiant. " Myriam Ziehli



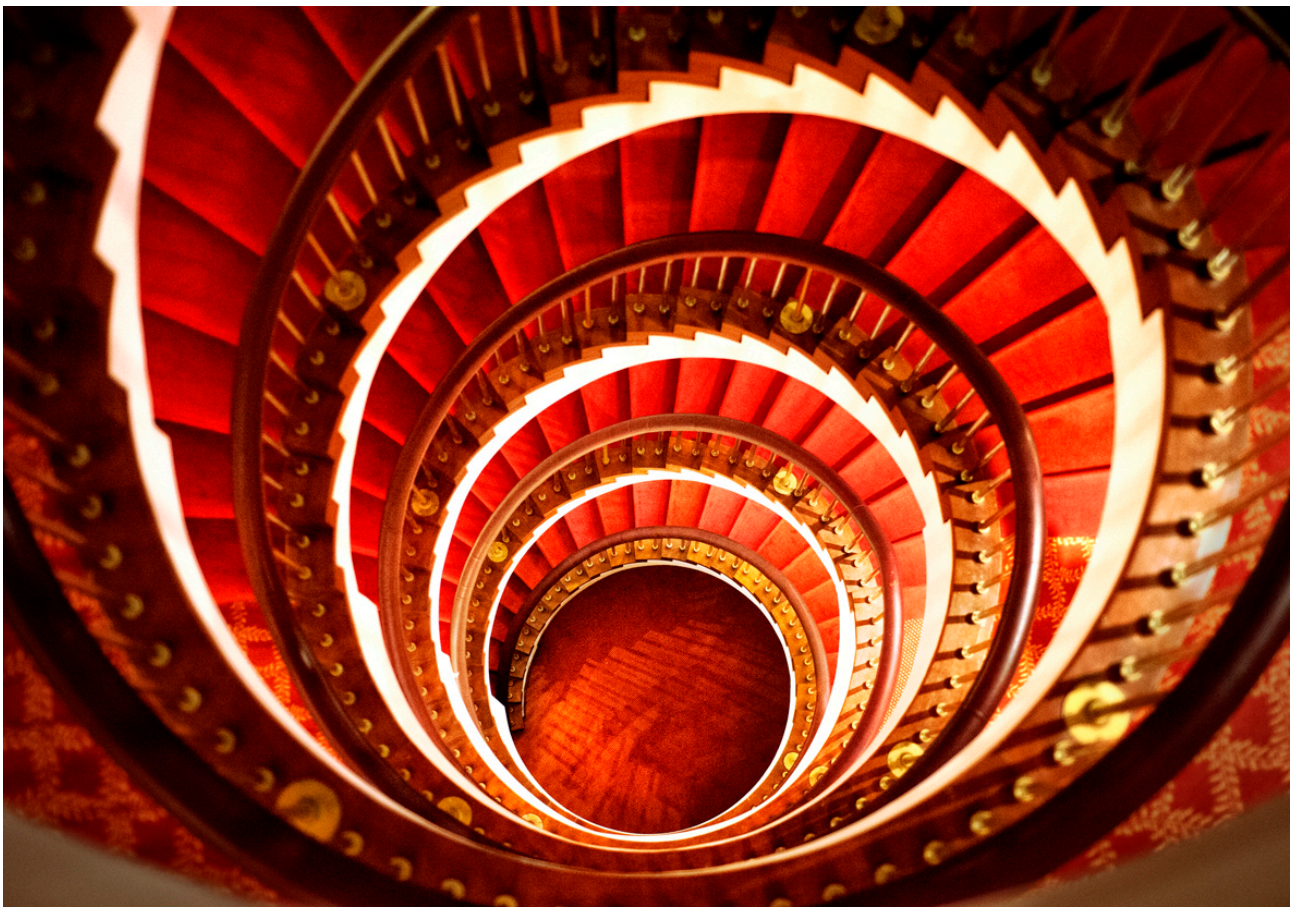
© Yann Mingard, Sunset 02, 2015.
Gauche : Joseph Mallord William Turner, *The Decline of the Carthaginian Empire…,* exposée en 1817, (détail), huile sur toile.
Droite : Détail d'une capture d'écran d'une image trouvée sur *Google Image* suite à la recherche de mots clefs : " AQI + pollution de l'air en Chine 2015 ".



© Yann Mingard, Sunset 07, 2015.
Gauche : Joseph Mallord William Turner, *Skies Sketchbook (Finberg CLVIII), Red Sky and Crescent Moon,* c.1818, (détail), aquarelle et gouache sur papier.
Droite : Détail d'une capture d'écran d'une image trouvée sur *Google Image* suite à la recherche de mots clefs : " AQI + pollution de l'air en Chine 2015 ".

Yann Mingard, *Sunset*, 2015
Au XIX^{e} siècle, plusieurs éruptions volcaniques importantes ont modifié et pollué la stratosphère de particules fines et d'aérosols sulfurés. Le Dr. Christos Zerefos, spécialiste des sciences atmosphériques à l'Université d'Athènes, le démontre par l'étude de peintures de grands Maîtres de l'époque. William Turner ainsi que d'autres peintres nous informent, sans le savoir, au travers de leurs couchers de soleil de la modification des couleurs par ces pollutions. […]
En relation avec ces premières photographies, sont présentés des détails de captures d'écrans des dernières informations médiatiques et scientifiques sur les pollutions des villes chinoises entre 2014 et 2016 (l'impact de la pollution de l'air chinois est étudié et quantifié par le AQI, Air Quality Index basé et créé par l'Organisation mondiale de la santé). Ces derniers temps, les limites sanitaires ont été largement dépassées atteignant des records jamais vus. Un exemple extrême de la pollution mondiale générée par l'humain.

Source : dossier de presse



© Sarah Carp, L'escalier, 2011

Sarah Carp. Respirations
Espace CHUV, Lausanne, 14.01. – 07.04.2016
www.chuv.ch/culture

Un kaléidoscope d'images au fil narratif aléatoire, malicieux, espiègle, ludique, intense, poétique, offre au public du hall principal du CHUV (plus de 7000 personnes par jour) ce que la photographe Sarah Carp avait initialement réalisé à l'intention de son frère Henri pour l'accompagner au cours de son hospitalisation durant sa longue maladie et lui apporter " de la beauté, de la joie, de la vie. Un temps de respiration. "

A l'occasion de l'exposition, parution aux éditions art&fiction de *Petits récits de l'intemporel*, conversation entre Françoise Jaunin et l'artiste.

Née en 1981 à Zurich, diplômée de l'Ecole de photographie de Vevey, Sarah Carp vit actuellement à Cardiff et travaille en Suisse et au Royaume-Uni. A la croisée du reportage et de la mise en scène, ses photos évoquent la narration et oscillent entre la fiction et l'autobiographie. Sarah Carp a de nombreuses expositions à son actif. Ses travaux ont été sélectionnés dans divers concours et festivals en Suisse et à l'étranger. Elle a reçu le prix *Situation-2* (Ferme Asile, Sion) pour *Roots* et son travail *Donneuse apparentée* a été publié aux éditions Kehrer Verlag, Heidelberg, en 2013.

Exposition présentée dans le cadre des Rencontres arts et sciences 2015-2016 sur le thème " L'art et la culture à l'hôpital : un enjeu éthique ? "

Source : dossier de presse

© Sarah Carp, Le secret, 2003

© Sarah Carp, Jeux d'ombres, 2005

© Alexey Titarenko, Crowd 1, Vasileostrovskaya Metro Station, Saint-Pétersbourg, de la série City of Shadows, 1992

Anonymats d'aujourd'hui. Petite grammaire photographique de la vie urbaine
Musée de l'Elysée, Lausanne, 27.01. – 01.05.2016
www.elysee.ch

Avec : Anoush Abrar, Kristoffer Axén, Julien Benard, Kevin Bubriski, Marco Bohr, Stéphane Couturier, Luc Delahaye, Miklos Gaál, Lena Gomon, Nadja Groux, Raphael Hefti, Aimée Hoving, Valérie Jouve, Jonas Karlsson, Thomas Kern, Richard Kolker, Cyrille Lallement, Elisa Larvego, Floriane de Lassée, LawickMüller, Steve McCurry, David Molander, Suzanne Opton, Nicholas Prior, Frédéric Sautereau, Andrea Star Reese, Alexey Titarenko, Mieke Van de Voort, Maurice Vouga, Su Sheng, Hans Wilschut, Carlin Wing, Pablo Zuleta Zahr.

Quelle place la ville contemporaine donne-t-elle à l'individu ? Il est d'usage de dire que les métropoles actuelles sont anonymes, brassant des masses humaines dans lesquelles le citadin se noie. L'isolement dans la masse qu'implique l'anonymat urbain n'est pourtant pas uniforme. Facteur d'exclusion lorsque la cité ne souhaite pas reconnaître l'individu – trop pauvre ou trop différent –, il offre également à des millions de gens la liberté de vivre en bonne harmonie les uns à côté des autres. Réalisée à partir des collections du

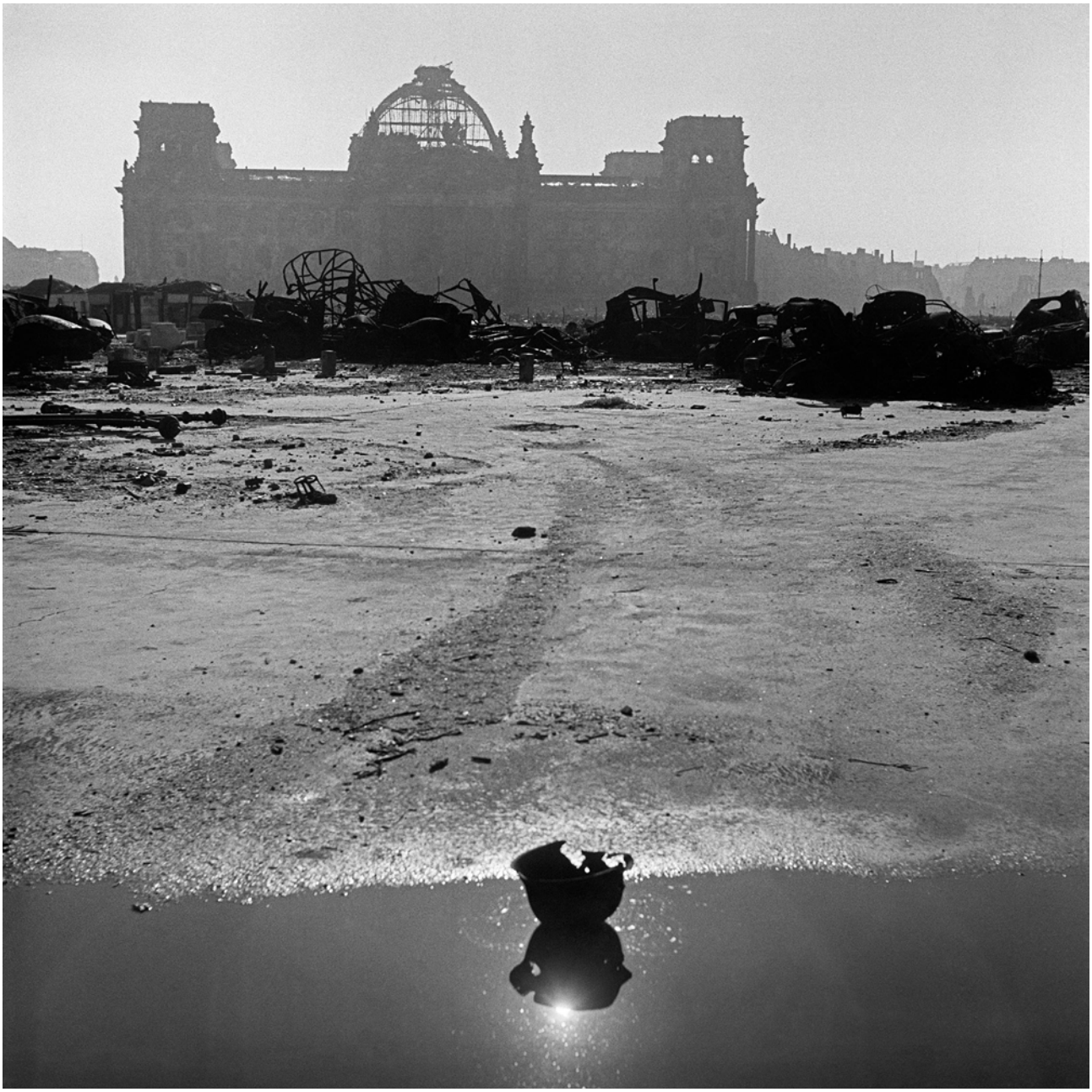
© Suzanne Opton, *Still Standing: Peter Kenny*, 17 septembre 2001 [réouverture de Wall Street]

Musée de l'Elysée, cette exposition explore quelques représentations contemporaines de l'anonymat dans la ville, et ses conséquences sur la figure humaine.

Tout au long de son histoire, la photographie s'est intéressée à l'urbanité, dont elle constitue un sujet central. Aujourd'hui, les photographes se frottent quotidiennement à l'anonymat urbain et en révèlent, par leurs multiples interventions, toute la complexité. Grâce à différents dispositifs formels, la photographie permet de comprendre certains aspects de cet anonymat – allant de la foule indistincte aux personnes les plus marginalisées, et des groupes uniformisés aux héros anonymes. La sérialité, le flou, le noir et blanc, la manipulation numérique ou la forme du reportage permettront ainsi à chacun d'accentuer certaines caractéristiques, donnant la tentation de proposer une petite grammaire photographique de la vie urbaine.

Une publication, sous la forme d'un guide, est proposée au visiteur afin de l'accompagner dans l'exposition et de lui permettre de prolonger la réflexion au-delà des murs. L'ouvrage reprend la structure par chapitres thématiques de l'exposition et propose un bref texte (en français et anglais) sur chaque œuvre présentée.
Commissaire : Pauline Martin, Musée de l'Elysée

Source : dossier de presse



Werner Bischof, Ruines du Reichstag, Berlin, 1946 © Werner Bischof Estate / Magnum Photos

Werner Bischof. Point de vue & Helvetica

Musée de l'Elysée, Lausanne, 27.01. – 01.05.2016
www.elysee.ch

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance du photographe suisse Werner Bischof (1916-1954), le Musée de l'Elysée présente une rétrospective de son travail intitulée *Point de vue*, produite par Magnum Photos (Paris). L'exposition propose près de 200 tirages originaux, parfois inédits, choisis dans la collection du Werner Bischof Estate (Zurich). L'exposition présente également des planches-contacts, des livres, des magazines et des lettres personnelles. Des projections permettent une approche contemporaine de son travail. L'exposition présente l'ensemble de son œuvre en Suisse (1934-1944), en Europe (1945-1950), en Asie (1951-1952) et en Amérique du Nord et du Sud (1953-1954). Une seconde exposition, *Helvetica*, s'attache exclusivement aux années suisses de Bischof : la période de formation, le travail en studio, la mode, la publicité, puis les années de guerre en Suisse, durant lesquelles il devient photographe de reportage en travaillant pour le magazine *Du*. Le catalogue *Helvetica* est publié par le Musée de l'Elysée.
Commissaires : Marco Bischof et Daniel Girardin.

Source : dossier de presse

Werner Bischof, Chaussure, Zurich, Suisse, vers 1941 © Werner Bischof Estate / Magnum Photos

L'exposition *Helvetica* présente de nombreux travaux de commande sous forme de magnifiques tirages ou de planches-contacts. La perfection technique et formelle dont Werner Bischof était capable est sans aucun doute liée à l'enseignement de Hans Finsler, photographe reconnu, à la Kunstgewerbeschule (école d'arts appliqués) de Zurich. Il y apprend aussi le graphisme avec Alfred Willimann, second mentor du jeune Werner dans les années 1930. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Arnold Kübler, rédacteur en chef du magazine *Du*, devient son nouveau mentor et l'encourage à se lancer dans le photojournalisme humaniste.
La rétrospective *Point de vue* est très dense, le nombre important de photographies par cimaise ne permettant pas toujours d'apprécier chaque tirage *vintage* à sa juste valeur. Werner Bischof était un véritable maître de la composition et il était capable, même en situation de reportage dans un pays dont il ne connaissait pas la langue, de produire des images dont le cadrage comme l'éclairage sont esthétiquement subtils et fascinants. Par leurs qualités plastiques, les photographies de ses voyages en deviennent d'autant plus intéressantes qu'elles sont mises au service d'un sujet profondément humaniste. Le photojournaliste, membre de Magnum dès 1949, part en 1951 en Inde (célèbre reportage sur la famine pour *Life*) puis passe dix mois au Japon, y réalisant ses plus belles images. L'exposition permet aussi de découvrir plusieurs photographies couleurs intéressantes, mais moins connues, laissant imaginer que Bischof aurait pu développer son travail dans ce domaine, s'il n'était mort dans un accident de voiture au Pérou en 1954.
Nassim Daghighian

© Romano Riedo, Pelles à fumier, Furgglenalp, Appenzell, 1995

Romano Riedo. Alpland
Château de Gruyères, 02.04. – 19.06.2016
www.chateau-gruyeres.ch

Pour la première édition de Photo Esplanade, un nouveau rendez-vous en plein air consacré à la photographie suisse, le Château de Gruyères présente le travail de Romano P. Riedo. Exposées au cœur d'un panorama exceptionnel, les images du fribourgeois posent avec piquant un regard sensible sur le travail des paysans de montagne. Produite minutieusement au fil des décennies et dans différentes régions suisses, la série intitulée *Alpland* montre l'âpreté et la simplicité d'une vie dédiée au labeur dans une montagne grandiose et parfois indomptable. Si le travail de la terre et l'élevage du bétail remontent à des pratiques ancestrales, l'artiste saisit toujours sur la pellicule l'avènement de la modernité et des transformations qu'elle provoque.

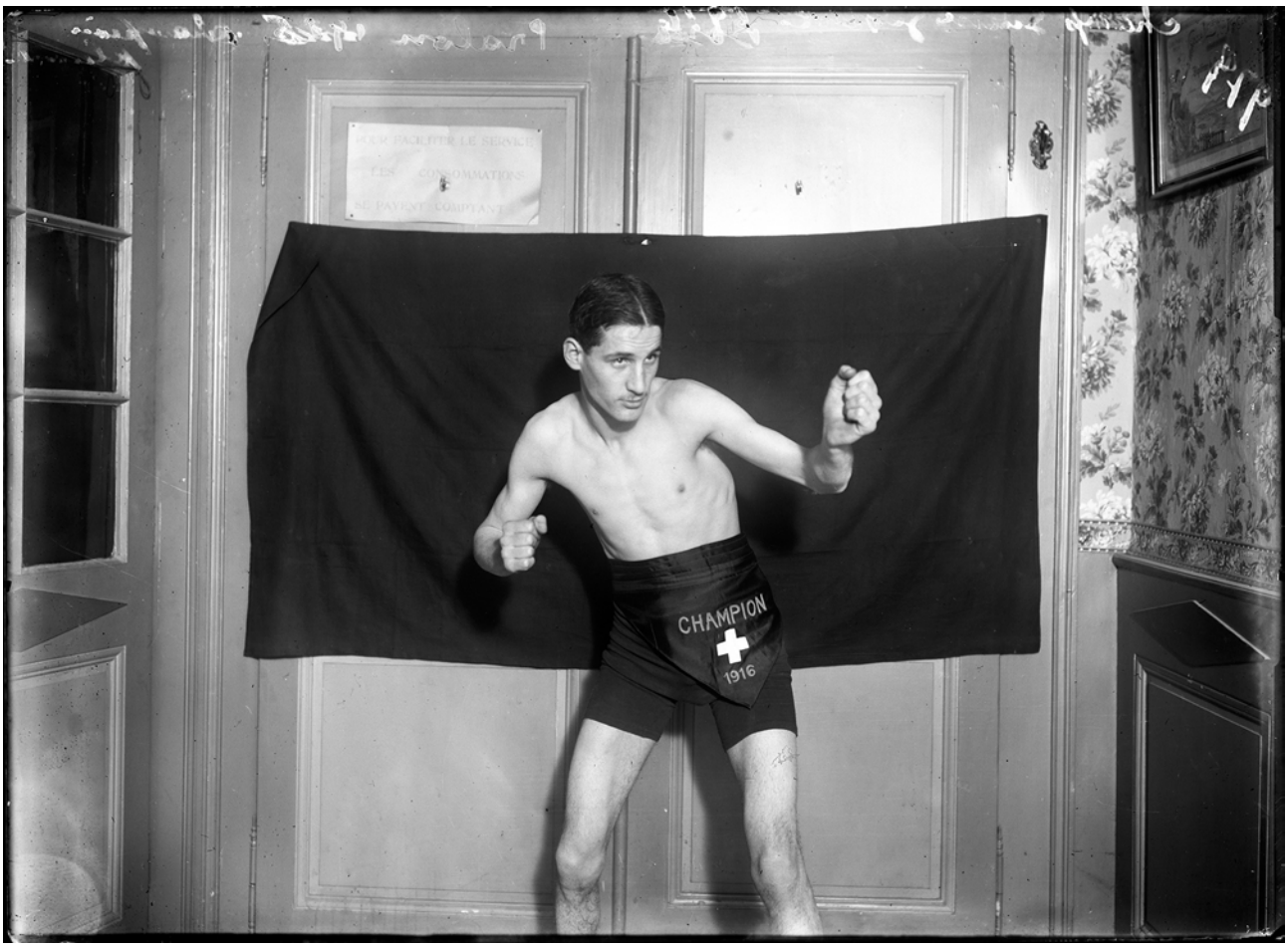
© Lucien Clergue, Nu zébré, New York, 2007, tirage argentique, 30x40 cm

Lucien Clergue

Galerie Catherine Niederhauser, Lausanne, 27.02. - 30.04.2016
wwww.galartis.ch

Lucien Clergue (1934-2014) n'a pas vingt ans lorsque, en 1953, à la sortie d'une corrida à Arles, il présente ses premières photos à Pablo Picasso. Ce sera le point de départ de vingt ans d'amitié. Élevé par sa seule mère, qui le pousse à devenir violoniste, Lucien Clergue a dix ans lorsque les bombardements d'août 1944 détruisent leur maison. Sa mère tombera malade et décèdera peu de temps après. Sa photographie se situe d'emblée dans le champ conceptuel, loin de la photographie humaniste française alors en cours. Son adolescence douloureuse et l'omniprésence de la mort transparaissent dans ses premières recherches. C'est plus tard, pour retenir ses camarades qui le trouvent trop dramatique, qu'il commence timidement à faire des nus. Puis les corps des femmes sur les plages de Camargue semblent surgir de l'eau avec une joie vitale inédite en photographie. Les visages sont absents, faisant place à des formes généreuses, sensuelles, libres. Ces photos, qui préfigurent la révolution sexuelle des années 1960-1970, lui procurent une très grande notoriété. Très tôt collectionné, il est un des rares français à exposer au Museum of Modern Art de New York dès 1961. A son retour il est convaincu qu'il faut créer une collection de photographies. En 1965, avec son ami d'enfance, Jean-Maurice Rouquette, conservateur du patrimoine arlésien, ils écrivent à quarante photographes qui leur donnent des tirages. C'est, au musée Réattu d'Arles, le socle de la première collection française de photographie contemporaine. En 1969 les mêmes, associés au prix Goncourt Michel Tournier, créent les Rencontres internationales de la photographie. Suivie en 1982, avec l'aide de Maryse et Antoine Cordesse notamment, de la création à Arles de l'École nationale supérieure de la photographie par le président de la République François Mitterrand. Si Lucien Clergue s'est propulsé au premier plan, c'est que sa soif de culture et de rencontre avec les artistes est insatiable. Mondialement célèbre, il fut le premier photographe à entrer à l'Académie des beaux-arts en 2006.

Source : http://www.grandpalais.fr/pdf/Depliant_Clergue.pdf



Jules Decrauzat, Vainqueur poids plume des Championnats suisses de boxe, 1916 © Keystone / Photopress-Archiv / Jules Decrauzat

Jules Decrauzat. Un pionnier du photoreportage

PhotoforumPasquArt, Bienne / Biel, 31.01. – 10.04.2016
www.photoforumpasquart.ch

" C'est une découverte de taille : près de 1'250 négatifs sur verre datant de la période 1910-1925, conservés dans les archives de l'agence suisse d'images de presse Keystone. On connaissait la qualité de ces photos, mais on ne savait pas grand-chose des circonstances de leur création. Un travail de recherche approfondi permet aujourd'hui d'écrire un nouveau chapitre de l'histoire de la photographie suisse. Natif de Bienne, Jules Decrauzat (1879-1960), l'auteur de cette œuvre prolifique, est sans doute le premier photojournaliste important de Suisse. Ses prises de vue dans le domaine sportif, notamment des premiers essais de vol motorisé, sont révélatrices d'une société alors au seuil de la modernité. "
Peter Pfrunder, Directeur de la Fondation suisse pour la photographie (Fotostiftung Schweiz)

Réalisée grâce à une collaboration entre la Fondation suisse pour la photographie et le PhotoforumPasquArt ainsi qu'avec Keystone et la maison d'édition Echtzeit, l'exposition montre une large sélection d'agrandissements réalisés à partir des négatifs numérisés de Jules Decrauzat. Cette fraction dédiée au sport de l'archive du photojournaliste suffit à faire reconnaître que l' "Oncle Jules" était un pionnier et un maître dans son art. Un homme qui a non seulement créé des images individuelles passionnantes, mais aussi érigé un monument photographique à son époque.
L'exposition est accompagnée d'une publication en allemand.

Source : dossier de presse

Anonyme, Lucerne et le Pilate, 1896-1899, Photochrome. Courtesy MSAP

Un tour du monde en Photochromes

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 18.02. – 28.08.2016
www.cameramuseum.ch

Dans les années 1880, Hans Jakob Schmid mettait au point un magnifique procédé d'impression couleur de la photographie, le Photochrome. A partir d'un négatif noir-blanc transféré sur autant de pierres lithographiques que l'on souhaitait de couleurs dans l'image finale, on obtenait une impression au rendu très subtil à une époque où la photographie couleur n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements. L'imprimerie Orell Füssli à Zurich, qui employait Hans Jakob Schmid, prit un brevet pour ce procédé en 1888 et créa la société Photoglob Zürich (P. Z.) chargée de la commercialisation de ces images de formats très divers, du 12x17 cm jusqu'au 48x91 cm, et qui connurent immédiatement un succès qui dépassa largement les frontières helvétiques. Le musée suisse de l'appareil photographique abrite une belle collection de Photochromes qui sont une véritable invitation au voyage à travers le monde à la charnière des 19ème et 20ème siècles.
Commissaires : Katia Bonjour, Pascale et Jean-Marc Bonnard Yersin

Source : dossier de presse

© Martin Kollar, de la série Field Trip, tirage pigmentaire sur papier Hanemühle, 2009-2011. Courtesy Stephan Witschi

SUISSE ALÉMANIQUE

Martin Kollar. Field Trip & Stuntman

Galerie & Edition Stephan Witschi, Zurich, 16.04. – 28.05.2016 ; vernissage 15.04., 18h
www.stephanwitschi.ch

Martin Kollar présente pour la première fois en Suisse son travail en cours sur le thème de la performance, *Stuntman,* réalisé en Russie. Il expose également *Field Trip.* Diplômé de l'Academy of Performing Arts de Bratislava, Martin Kollar (né en 1971 à Zilina, Slovaquie) est coutumier des projets à long terme.
La série *Field Trip* fait partie d'un projet international intitulé *This Place* qui vise à explorer la complexité d'Israël et de la Cisjordanie à travers les regards de douze photographes internationalement reconnus, dont Jeff Wall ou Thomas Struth. La combinaison de leurs différents travaux crée un portrait vivant et fragmenté, laissant leur place aux tensions et paradoxes de cette partie du monde. Martin Kollar a passé près d'une année en Israël entre 2009 et 2011. Son fil conducteur peut se résumer à une question : que peut-on dire sur ce pays qui n'ait pas déjà été dit ? De ce questionnement initial résulte une collection de portraits et de paysages qui brouillent les repères du spectateur : est-on dans la réalité ou la fiction ? Sur un terrain de guerre ou dans la vie quotidienne ?
L'Israël que nous montre le photographe est un pays de checkpoints, de structures architecturales ambigües et d'expérimentations scientifiques opaques touchant autant les hommes que les animaux. Ses images sont étonnantes, parfois perturbantes et souvent empreintes d'absurdité. Sans jamais donner d'indice sur la réalité de ce qu'il montre, il corrobore les attentes et croyances du spectateur autant qu'il les infirme, le laissant souvent troublé. Un sentiment qu'il a lui-même ressenti au moment des prises de vue, en plus de l'impression d'enfermement et de constante surveillance. Les images sont livrées aux regards sans commentaire ni aucune forme d'indication géographique ou temporelle. Une volonté de l'artiste de ne pas réduire les photos à une illustration de leurs légendes, ce qui laisse au spectateur une plus grande liberté dans l'analyse de ce qu'il observe. Loin de proposer un portrait définitif ou même un état des lieux de ce pays, cette série pose autant de questions qu'elle ne donne de réponses.

Source : dossier de presse d'Images – Espace Quai1, Vevey, 2014

© Martin Kollar, de la série en cours Stunt Man, Russie. Courtesy Stephan Witschi

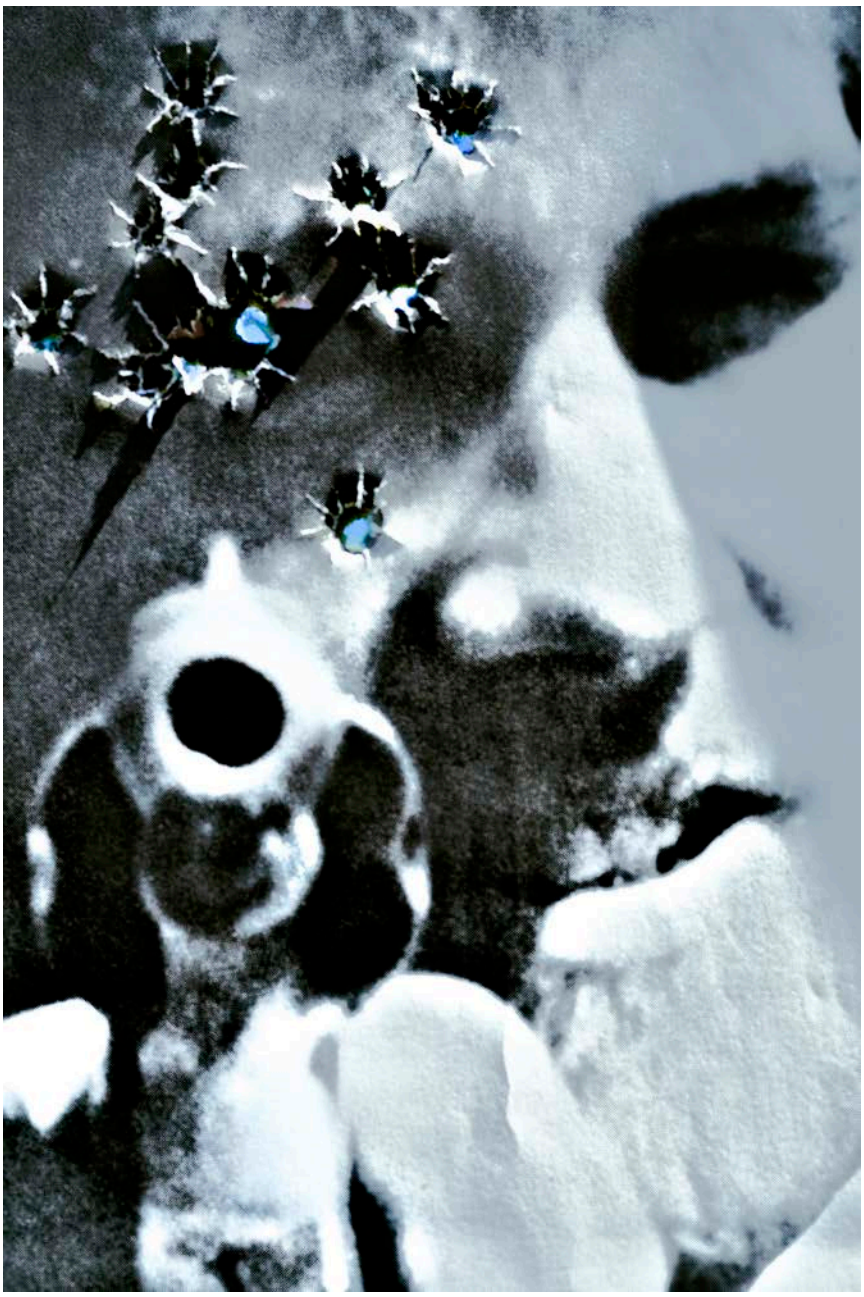
© Martin Kollar, de la série en cours Stunt Man, Russie. Courtesy Stephan Witschi

© Herlinde Koelbl, de la série Targets – Libanon

Herlinde Koelbl. Targets
Museum für Gestaltung, Toni-Areal, Zurich, 22.04. - 18.09.2016
www.museum-gestaltung.ch

A quoi ressemble l'ennemi? A-t-il un visage? Dans son projet *Targets*, Herlinde Koelbl (1939 à Lindau, vit à Munich) montre comment et avec quels stéréotypes d'ennemi on s'entraîne systématiquement à viser et à toucher, à tirer et enfin à tuer. Artiste photographe étonnante, cette Allemande a photographié, durant six années, des cibles de tir militaires dans plus de 30 pays. Elle en a rapporté des photographies de silhouettes humaines en carton déchiquetées, de poupées en plastique criblées de trous ou des formes en métal plantées dans un champ. En Chine, en Russie, en Irak du nord ou en Suisse : ces cibles de tir représentent l'adversaire. Accompagnées de portraits de soldats, d'installations vidéo et sonores et de citations d'interview, ces photos sont exposées pour la première fois en Suisse. Elles rendent perceptible la cruelle réalité du meurtre et de la guerre. L'exposition est l'un des événements parallèles à la Manifesta 11.

Source : http://www.museum-gestaltung.ch/fr/expositions/programme-annuel-2016/targets



© Herlinde Koelbl, de la série Targets – Libanon

© Nick Knight, Lily, 2008, tirage pigmentaire, 147.9 x111.8 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

Nick Knight
Christophe Guye Galerie, Zurich, 07.04. – 04.06.2016
www.christopheguye.com

L'exposition propose une sélection des photographies les plus célèbres de Nick Knight (1958, GB), artiste reconnu pour ses images de mode, ainsi qu'une de ses "sculptures photographiques" en porcelaine inspirée par Kate Moss et un montage de ses films de mode primés.

" Questioning the ethos and conversation around conventional beauty ideals, he continuously pushes the boundaries of what it means to be beautiful and how to shoot beautiful images. Even in his return to glamour, Nick Knight's photographs are raw and fierce, and yet angelic. In Nick Knight we see an artist who is perpetually pushing his images. As the world around him changes, and as technology evolves, he responds. This is what keeps Nick Knight's photography remaining dynamic and fluid; and while it is about fashion, his images capture the evolution of the medium itself – never loosing sight of the medium as an art form. "

Source : communiqué de presse

© Nick Knight, Kate 'Aladdin Sane', 2003, tirage pigmentaire, 101.6x76.2 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

© Conradin Frei, Sans titre, 2015

Conradin Frei. Dorade royale
Espace pour la photographie contemporaine, Coalmine, Winterthur, 15.4. – 1.7.2016 ; vernissage 14.4., 18h30
www.coalmine.ch

Conradin Frei a réalisé les photographies exposées à Coalmine lors de voyages en Méditerranée au cours des deux dernières années : paysages, architecture, personnes rencontrées. Il s'éloigne de la vue touristique et se voit plutôt comme un collectionneur de motifs et des formes diverses. Comme le laisse deviner le titre *Dorade Royale*, le poisson est un leitmotive de la série, qu'il s'agisse d'une affiche du grand marché de poissons à Gênes ou d'un supermarché à Korcula.
Conradin Frei vit à Zurich, il a obtenu en 2010 un diplôme en photographie à la ZHdK, Zürcher Hochschule der Künste (Haute école d'art de Zurich).
Curatrice : Alexandra Blättler.
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse

© Romain Mader & Jenny Rova

Romain Mader & Jenny Rova. Wannabe
Forum pour la photographie documentaire, Coalmine, Winterthur, 15.4. – 1.7.2016 ; vernissage 14.4., 18h30
www.coalmine.ch

Se glisser dans la peau d'un autre, pour avoir meilleure apparence, voire se dépasser : qui n'y a pas rêvé de temps en temps ? Tel est le projet de deux artistes suisses basés à Zurich, Romain Mader (1988, Ollon, CH) et Jenny Rova (1972, Uppsala, Suède), qui créent des photographies réalistes à partir de scénarios fictifs. Parfois la mise en scène est évidente, parfois elle est plus subtile et adresse avec humour une critique aux conventions du documentaire, ainsi qu'aux pratiques de l'écran, notamment la fictionnalisation de soi sur les réseaux sociaux virtuels.
Curateur : Sascha Renner
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse

© Maja Wirkus, Praesens || Präsens. Adaption II, 2015. Courtesy www.guteaussichten.org

Gute Aussichten 2015-2016. Jeune photographie allemande
WidmerTheodoridis, Eschlikon, 12.03. – 30.04.2016
www.0010.ch

Avec : Aras Gökten, Lars Hübner, Felix Hüffelmann, Kyung-Nyu Hyun, Kolja Linowitzki, Jewgeni Roppel, Gregor Schmidt, Kamil Sobolewski et Maja Wirkus.

En 2004, Josefine Raab et Stefan Becht ont créé un concours prestigieux pour la jeune phographie. Les professeurs de toutes les universités et hautes écoles allemandes peuvent proposer les travaux de diplôme de cinq candidats au maximum. Un jury constitué de personnalités renommées, tellles que Juergen Teller, Andreas Gursky ou Ulrich Seidl, sélectionne des lauréats qui bénéficient de plusieurs expositions nationales et internationales. Pour l'édition 2015-2016, neuf artistes ont été choisis sur 104 candidatures provenant de 36 institutions.

© Kolja Linowitzki, 2015-F-50x50-01, de la série Digits of Light, 2015. Courtesy www.guteaussichten.org

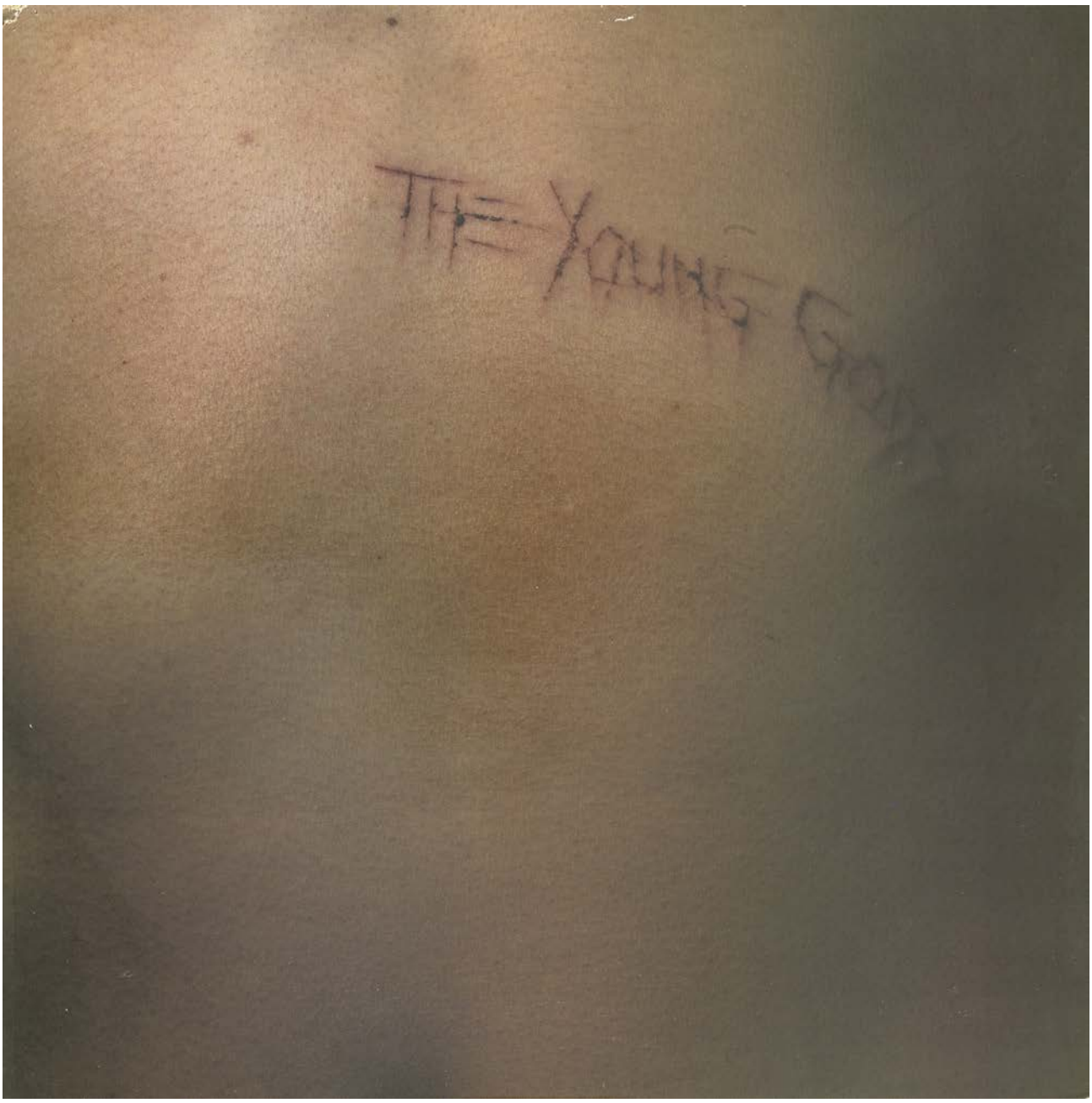
‘Quo vadis, world? – Contemplation and Utopia’
" […] Since the beginning of the 20th century, technology has been the primary impulse for industrial and societal change. The ‘limits to growth’, that have been the subject of vivid discussion in the 1970s have long since been surpassed. The facts and challenges that we, and future generations, have to face are: migration, climate change, globalization and a growing population on the planet, while food and goods are distributed unevenly. There is also excessive exploitation of resources, the fight over these resources and geopolitical intervention. The future 'path' is not at all linear or predictable. The big plan seems to be far away in the future and when it comes to progress, the question remains how to integrate ethics and morality and whether what is possible in this world, will really do any good or is even necessary. The big question that is palpable in every corner of the world is: ‘Where does this lead?’ This question provides the undertone for all nine gute aussichten award-winning works of 2015/2016. As polyphonic as the melodies of the nine works may sound at first – when we take all of them in at the same time, a concert-like sound emerges. The individual ramifications all go back to the same basic question: What happens next? All award winners offer concrete reflections and blueprints that come back to the well-known topos ‘panta rhei’ (’everything flows’). "
Josefine Raab

Source : dossier de presse

© Barbara Davatz, Suratno, né en 1973 en Indonésie, de la série Beauty Lies Within, 2007

Barbara Davatz. As Time Goes By, 1972-2014
Fotostiftung Schweiz, Winterthur, 27.02. – 16.05.2016
www.fotostiftung.ch

En 1982, Barbara Davatz (1944) fait le portrait de douze jeunes couples de la scène zurichoise – couples d'amoureux, d'amis ou de proches. Elle les a photographiés sur un fond neutre, pour mettre en avant la force expressive des sujets, les visages, les regards, le langage corporel, le jeu subtil avec l'habillement et les accessoires. Ces prises de vues sont le point de départ d'un projet de longue haleine, qui couvre aujourd'hui déjà plus de trois décennies. En 1988, 1997 et 2014, elle poursuit sa série de portraits des mêmes personnes, certaines dans une autre constellation relationnelle. Il en résulte une étude singulière tant sur les marques visibles du temps qui passe que sur l'évolution de la société et des styles. *As Time Goes By* est aussi, in fine, un travail sur les forces d'attraction visibles et cachées entre les êtres. Ce classique de la photographie suisse est montré pour la première fois dans son intégralité à la Fondation suisse pour la photographie. L'exposition est complétée par d'autres séries de portraits conceptuelles qui mettent en exergue la cohérence et l'originalité de la démarche artistique de Barbara Davatz.
Publication : Barbara Davatz, *As Time Goes By. 1982, 1988, 1997, 2014*. Edition Patrick Frey, 2015.



Jean-Marc Giossi, *The Young Gods, Envoyé!,* 1986 © Organik / Wax Trax! Records

Total Records. Vinyl & Photography

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 27.02. – 16.05.2016
www.fotomuseum.ch

Les disques vinyle et la photographie argentique sont devenus des media emblématiques du 20ème siècle. La valeur nostalgique d'un vinyle le doit autant à l'image de sa couverture qu'à l'enregistrement musical qui s'y trouve gravé. Un regard rétrospectif sur cette histoire commune des disques vinyle et de la photographie révèle qu'ils ont entretenu des relations complexes, que l'on peut retracer en parcourant les étagères remplies du format audio le plus durable et rentable du siècle dernier. L'exposition *Total Records* présente environ 500 couvertures d'album et raconte l'histoire de cette interaction multiforme de deux media, des années 1960 aux années 2000. Cette rétrospective nous fait voyager à travers l'histoire culturelle et médiale de la seconde moitié du 20ème siècle, aussi bien que dans le monde intime de notre mémoire et des souvenirs que nous associons à ces images et aux morceaux de musique.
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse

© Damian Poffet, Népal, 2014. Swiss Photo Award – Editorial

Swiss Photo Award – Reportage & Editorial
Photobastei, Zurich, 08.04. – 24.04.2016 ; vernissage 07.04., 18h
www.photobastei.ch

Le Swiss Photo Award – the.selection récompense les meilleurs travaux de l'année 2015. La participation à ce concours est ouverte aux photographes domiciliés en Suisse ou de nationalité suisse et aux photographes dont le travail a été publié en Suisse. Cette année, contrairement aux précédentes, les concours des diverses catégories ont des délais distincts, donc les nominés et lauréats sont exposés à différentes périodes de l'année à Photobastei, qui devient ce mois d'avril la Maison du photoreportage !

La catégorie Editorial : travaux publiés dans le domaine de la photographie rédactionnelle, p. ex. portraits, éditoriaux pour les journaux, revues, livres, catalogues.
Nominés : Damian Poffet, Liebefeld ; Beat Schweizer, Berne ; Roland Tännler, Zurich

La catégorie Reportage : reportages publiés ou non publiés présentent une grande force d'expression et un langage visuel propre.
Nominés : Niels Ackermann, Conches ; Anne Morgenstern, Zurich ; David Parel, Genève.

Niels Ackermann, Sans titre, 2013, de la série L'ange blanc. Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands © N.Ackermann / Lundi 13
Zhenya (Evgeny) et Yulia s'embrassent devant leur datcha pendant la célébration de leur mariage avec leurs amis. Swiss Photo Award

Niels Ackermann (Genève, 1987, membre de l'agence Lundi13) a réalisé en Ukraine un important travail documentaire sur les relations humaines, personnelles et intimes. D'une part, il nous fait découvrir un groupe d'amis ; l'insouciance de la jeunesse, les tâtonnements, les fêtes, les histoires d'amour et les excès, sorte de dramaturgie du passage délicat à l'âge adulte. Il s'agit d'autre part d'une observation fine de la ville de Slavutych, qui n'existe que pour de tristes raisons – l'accident nucléaire de Tchernobyl. Les habitants y vivent au jour le jour, font face à un avenir incertain. Les images montrent l'immersion totale de leur auteur dans un microcosme social, une approche légère, en même temps qu'une analyse juste et profonde.

" « Ici, plus de gens meurent à cause de la drogue et de l'alcool qu'à cause de la radioactivité » m'expliquait Kiril en pointant la tombe de son meilleur ami, tombé d'un balcon lors d'une soirée trop arrosée. En 2016, le monde va commémorer les trente ans de la catastrophe de Tchernobyl. Au lieu de rappeler les conséquences déjà maintes fois vues de l'accident, j'ai choisi de me tourner vers l'avenir en suivant durant trois ans la jeunesse de Slavutych: la ville la plus jeune d'Ukraine, la ville née de cette catastrophe. Le reportage suit Yulia, une adolescente que j'ai vu se transformer en une jeune adulte devant mon appareil. Au fil des mois, la jeune fille a troqué fêtes, conquêtes d'un soir et alcool contre un travail, des responsabilités et une vie de femme mariée. Elle et ses amis m'ont laissé les suivre dans cette phase cruciale où l'on décide ce que l'on veut faire de sa vie, où et avec qui. Une transformation que connaît également son pays, lequel s'émancipe dans le sang et la douleur de sa voisine Russie.
La jeunesse de Slavutych, comme celle du pays tout entier, doit réparer les erreurs de ses parents et bâtir un futur serein et prospère. Construite au milieu d'une forêt à 40 kilomètres de la centrale accidentée, Slavutych se voulait l'une des dernières vitrines de la grandeur soviétique. Depuis que la centrale a cessé de produire de l'électricité, en l'an 2000, son avenir ne dépend plus que du chantier du nouveau sarcophage qui s'achèvera en 2017 et des différentes subventions que touche cette ville stratégique mais aux perspectives très limitées. " Niels Ackermann

Source : http://www.focale.ch/exposition/les-enfants-de-tchernobyl-sont-devenus-grands/

Evénement, 13.04. - 17.04.2016 : **Revue internationale de portfolios**, swissportfolioday.ch

Exposition à voir également à Photobastei, Zurich, 08.04. – 24.04.2016 : **MAZ Galerie Edition #1**
avec les photojournalistes : Christian Bobst, Zurich ; Reto Albertalli, Genève ; Michael Hauri, Berlin ; Jean Révillard, Genève ; Daniel Auf der Mauer, Zurich.

Werner Bischof, Fête des fantômes, Hong-Kong, Chine, 1952 © Werner Bischof / Magnum Photos

Werner Bischof. 100 ans
Photobastei, Zurich, 08.04. – 24.04.2016 ; vernissage 07.04., 18h
www.photobastei.ch

Werner Bischof (1916-1954) aurait eu 100 ans le 26 avril. Photobastei propose de célébrer l'anniversaire de ce photographe humaniste renommé en exposant ses images prises en Europe, Asie et aux Amériques. À l'occasion de cet événement, a lieu également le vernissage de l'ouvrage *Werner Bischof - Standpunk*, Zurich, Scheidegger & Spiess, 2016, 312 pages, avec des textes de Werner Bischof, Marco Bischof, Kristen Lubben et Fred Ritchin (en allemand).

Werner Bischof, Vue de Tokyo, District de Shimbashi, Japon, 1951 © WB / Magnum Photos

" Puis la guerre est venue, et avec elle la destruction de ma "tour d'ivoire". Le visage de l'homme souffrant est passé au premier plan. J'ai travaillé comme correspondant à la frontière austro suisse et j'ai vu des milliers d'êtres humains échoués là, qui attendaient pendant des jours et des semaines derrière les barbelés. Des enfants et des vieillards ; dans leurs dos des explosions de grenades et des blindés en folie.
Il fallait que je parte, que j'apprenne à connaître le véritable visage du monde. Notre petite vie confortable empêchait un grand nombre de gens de voir l'immense détresse en dehors de nos frontières. On versait sa contribution aux œuvres d'entraide humanitaire, ainsi l'on se sentait dispensé de toute réflexion.
Après mon premier voyage en Hollande, en France, au Luxembourg, la revue DU publia mes impressions. Mais quelle indignation! La photo de la page de titre avec le visage détruit, blessé, de l'enfant avait effrayé les gens qui voulaient avoir la paix.
A la maison, j'ai regardé avec mélancolie les photos délicates que j'avais faites avant la guerre et qui m'avaient valu tant de louanges de la part de mon entourage – mais dans mon esprit je voyais les centaines de milliers de malheureux anéantis par la misère quotidienne et qui avaient besoin de notre aide. "
Werner Bischof, "Autobiographie", in *Carnets de route. 1932-1954*, Paris, Delpire, 2008

Vivian Maier, New York, juin 1954 © Vivian Maier / Maloof Collection. Courtesy Howard Greenberg Gallery, New York

Vivian Maier. Taking the Long Way Home
Photobastei, Zurich, 04.03. – 07.04.2016
www.photobastei.ch

De père américain, d'origine autrichienne, et de mère française, Vivian Maier (1926-2009) était gouvernante pour enfants et photographe amateur passionnée, munie d'un Rolleiflex puis d'un Leica III. Photographe de rue américaine largement méconnue de son vivant, Vivian Maier a réalisé des miliers de prises de vue dont la majorité n'a jamais été développée. L'exposition présente 150 images, en particulier celles de New York au début des années 1950 et de Chicago où elle a vécu dès 1956. Vivian Maier " magnifie les laissés-pour-compte, les marginaux, SDF, miséreux noirs ou blancs auxquels on sent qu'elle s'identifie. Son style fait le lien entre la photographie humaniste française et la photographie américaine des années 1955-1960, qui préfère montrer les êtres avec leurs failles et leurs faiblesses plutôt que de les idéaliser. Elle embrasse tous les sujets, tous les genres : natures mortes, paysages, portraits, –autoportraits, dans lesquels elle se dévoile à peine, corps androgyne, – visage chapeauté, refusant toute forme de séduction. " Yasmine Youssi
Curateur : Daniel Blochwitz

Source : Yasmine Youssi, "Le mystère Maier", Télérama, 30.4.11, http://www.telerama.fr/scenes/le-mystere-maier,68265.php

Vivian Maier, Chicago, 1961 © Vivian Maier / Maloof Collection. Courtesy Howard Greenberg Gallery, New York

© Stephen Shore, El Paso Street, El Paso, Texas, July 5, 1975. Courtesy Edwynn Houk

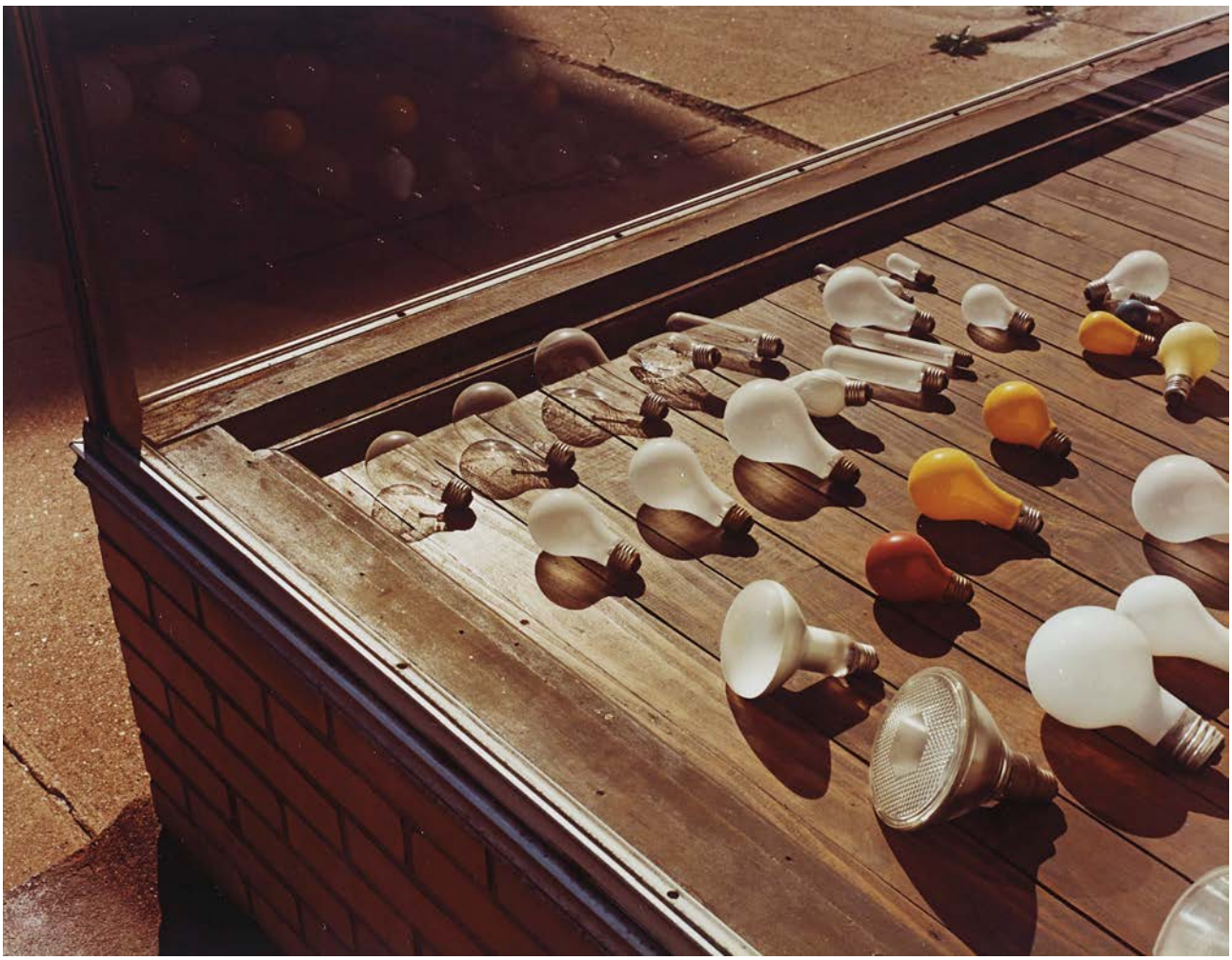
Stephen Shore. Uncommon Places

Galerie Edwynn Houk, Zurich, 11.02. – 07.05.2016
www.houkgallery.com

Voici l'occasion de (re)voir les magnifiques photographies *vintage* de Stephen Shore (1947, New York) issues de sa plus célèbre série réalisée entre 1973 et 1981, qui a donné lieu à la publication d'un livre incontournable, *Uncommon Places*. Les quinze épreuves à développement chromogène (c-prints) exposées ont gardé de très belles couleurs, bien que ce procédé argentique soit connu pour son instabilité et sa conservation assez mauvaise. Après avoir été le plus jeune photographe vivant présenté dans une exposition personnelle au Metropolitan Museum of Art, New York, en 1973, Stephen Shore a effectué un *road trip* à travers les USA muni d'un trépied et d'une chambre photographique 4x5 inch pour documenter son expérience de l'environnement et de l'espace construit américain. Dès 1974, il adopte le format 8x10 inch et rend compte du paysage vernaculaire de son pays dans des photographies où priment une grande exigence formelle dans la composition et un certain détachement vis-à-vis du réel représenté. L'ouvrage qu'il publie en 1982 chez Aperture, *Uncommon Places*, a influencé plusieurs générations de photographes et a fortement contribué à valoriser l'intérêt et l'importance de la couleur pour la photographie artistique.
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse

→ Interview de Stephen Shore : http://seesawmagazine.com/shore_pages/shore_interview.html



© Stephen Shore, West Third Street, Parkersburg, West Virginia, May 16, 1974. Courtesy Edwynn Houk

" Je dirais que mes deux séries *American Surfaces* et *Uncommon Places* essayaient de trouver une nouvelle voie pour la photographie et elles ont influencé ensuite d'autres artistes. Et je crois que les travaux des années 1970 commencent à avoir l'air vieux, comme s'ils appartenaient à une autre culture. Il doit y avoir du romantisme dans cet intérêt pour ces images. Mais je peux vous dire que quand j'ai pris ces photos, personne ne les trouvait romantiques ! Ça ressemblait à la vie de tous les jours, et on ne voyait pas l'intérêt. "
Stephen Shore

Source : Claire Guillot, " Stephen Shore : « Ce sont les voitures qui datent les photos » ", *Le Monde*, 9.7.2015
http://www.lemonde.fr/arts/article/2015/07/09/stephen-shore-ce-sont-les-voitures-qui-datent-les-photos_4676765_1655012.html

© René Groebli, de la série Magie der Schiene, 1949

René Groebli. Magie der Schiene

Museum im Bellpark, Kriens, 28.02. – 17.04.2016
www.bellpark.ch

René Groebli (1927, CH) a marqué l'histoire de la photographie avec son premier livre, *Magie der Schiene* (la magie du rail), publié à compte d'auteur en 1949. Il est alors âgé de 22 ans, commence sa carrière de photographe, voyage régulièrement hors de Suisse et prend le prétexte d'un trajet à bord de l'express Paris-Bâle pour réaliser ce travail personnel. Dans un style extrêmement audacieux, où l'on perçoit l'influence de la nouvelle objectivité, du Bauhaus et de l'école d'arts appliqués de Zurich, René Groebli crée une série profondément personnelle.
Traversant la banlieue parisienne et la campagne française de l'après-guerre, le photographe passe de la cabine du conducteur à l'intimité d'un wagon, fixe l'entrée des tunnels ou le tracé des lignes électriques dans le mouvement, photographie le travail des cheminots et les locomotives lancées à toute vapeur. Par le jeu du grain, du flou et du contraste, ainsi qu'une exploration méthodique de son sujet, René Groebli parvient à restituer la vitesse et le bruit du train, la dureté du métal et l'odeur du charbon, livrant une œuvre expérimentale et radicale autour d'un sujet unique. De cette recherche esthétique formelle et rigoureuse nait un livre rare constitué d'une sélection de 14 photographies accompagnées d'un poème d'Albert Ehrismann, un exercice de style exceptionnel pour l'époque qui fait immédiatement entrer son auteur dans la cour des grands. Edité en allemand et en anglais à 1000 exemplaires, encore récemment célébré par Martin Parr dans son *Photobook* et toujours recherché par les collectionneurs, *Magie der Schiene* est un ouvrage incontournable.

Source : http://www.loeildelaphotographie.com/fr/2015/09/16/article/159870308/paris-rene-groebli-a-la-galerie-esther-woerdehoff/

© René Groebli, Nr. 516, Paris, 1952, de la série Auge der Liebe, 1954

René Groebli. Early Works
Bildhalle, Kilchberg, 18.03. – 28.05.2016
www.bildhalle.ch

Dans une approche radicalement différente de *Magie der Schiene*, qui illustre la liberté de style que le photographe exercera tout au long de sa carrière, *Das Auge der Liebe* (L'œil de l'amour) retrace le voyage de noces de René Groebli et de sa femme, Rita, au début des années 50. Le couple s'étaient marié en 1951, mais le manque d'argent et de temps avait retardé leur voyage de noces. Trois ans plus tard, ils partent enfin célébrer leur amour à Paris et séjournent à Montparnasse dans un hôtel modeste. Le photographe prendra plus de 300 clichés, au Rolleiflex et au Leica. Le livre, publié en 1954, n'en retient que vingt-cinq, sélection précise effectuée par René et Rita. Dans un noir et blanc doux et délicat, le photographe réinvente le nu et dévoile les jambes, les seins, le corps de son épouse mais aussi son visage, ses mains et le décor de l'histoire. Dans cette chambre d'hôtel modeste de la France de l'après-guerre : rideaux en dentelle à angelots, lits de fer et papiers peints à fleurs, où s'épanouissent pourtant leurs amours débutantes. Cette vision sensuelle de l'amour conjugal sera qualifiée à l'époque de pornographie par un journal local zurichois. Pour nous, c'est un poème érotique et sensible : le photographe nous fait entrer dans la chambre à coucher et cette intimité offerte à l'objectif est le plus beau témoignage de son amour.

Herbert Bayer, Solitude du citadin, 1932/1969, photomontage, épreuve gélatino-argentique, 35.3x28 cm.
Photo : Christian P. Schmieder, Munich © 2015, ProLitteris, Zurich

Real Surreal. Chefs-d'œuvre de la photographie d'avant-garde

Museum Bellerive - Ein Haus des Museum für Gestaltung, Zurich, 01.04. – 24.07.2016
www.museum-bellerive.ch

Avec : Eugène Atget, Herbert Bayer, Hans Bellmer, Aenne Biermann, Brassaï, František Drtikol, Jaromír Funke, Florence Henri, André Kertész, Germaine Krull, Herbert List, Man Ray, László Moholy-Nagy, Albert Renger-Patzsch, August Sander, Josef Sudek, Maurice Tabard, Raoul Ubac, Umbo, Wols.

La Nouvelle Vision (1920-1950) dans la Collection Siegert
Les images prises par les photographes d'avant-garde semblent sortir d'un rêve. L'exposition *Real Surreal* présente des œuvres produites par diverses techniques expérimentales, des collages et photomontages aux photographies mises en scène, qui montrent les relations entre réel et surréel, complexes et nombreuses, établies par les artistes des avant-gardes. L'exposition guide le visiteur à travers celles-ci : Nouvelle Vision en Allemagne, Surréalisme en France et avant-garde à Prague, sont présentées par des images d'époque réalisées par de célèbres photographes des années 1920-1950. L'expression Nouvelle Vision peut donc aussi être comprise au sens littéral en raison de l'originalité des démarches artistiques représentées.

Man Ray, Électricité, 1931, photogravure, 26x20.6 cm. Photo : Christian P. Schmieder, Munich © Man Ray Trust / 2015, ProLitteris, Zurich

Des livres de photographie historiques, de rares livres d'artistes et des magazines accompagnent quelques deux cents photographies permettent d'en saisir l'ampleur. Les œuvres proviennent de la Collection de Dietmar Siegert, basé à Munich. Des extraits de films de Luis Buñuel, László Moholy-Nagy, Hans Richter, entre autres, illustrent la relation fructueuse entre cinéma et photographie à cette époque.
L'exposition a été réalisée en collaboration avec le Kunstmuseum Wolfsburg, Allemagne, qui a publié un catalogue en allemand pour accompagner l'exposition.
Curateurs : Jacqueline Greenspan, Museum Bellerive, et Dr. Manfred Müller, Kunstmuseum Wolfsburg.
Nassim Daghighian

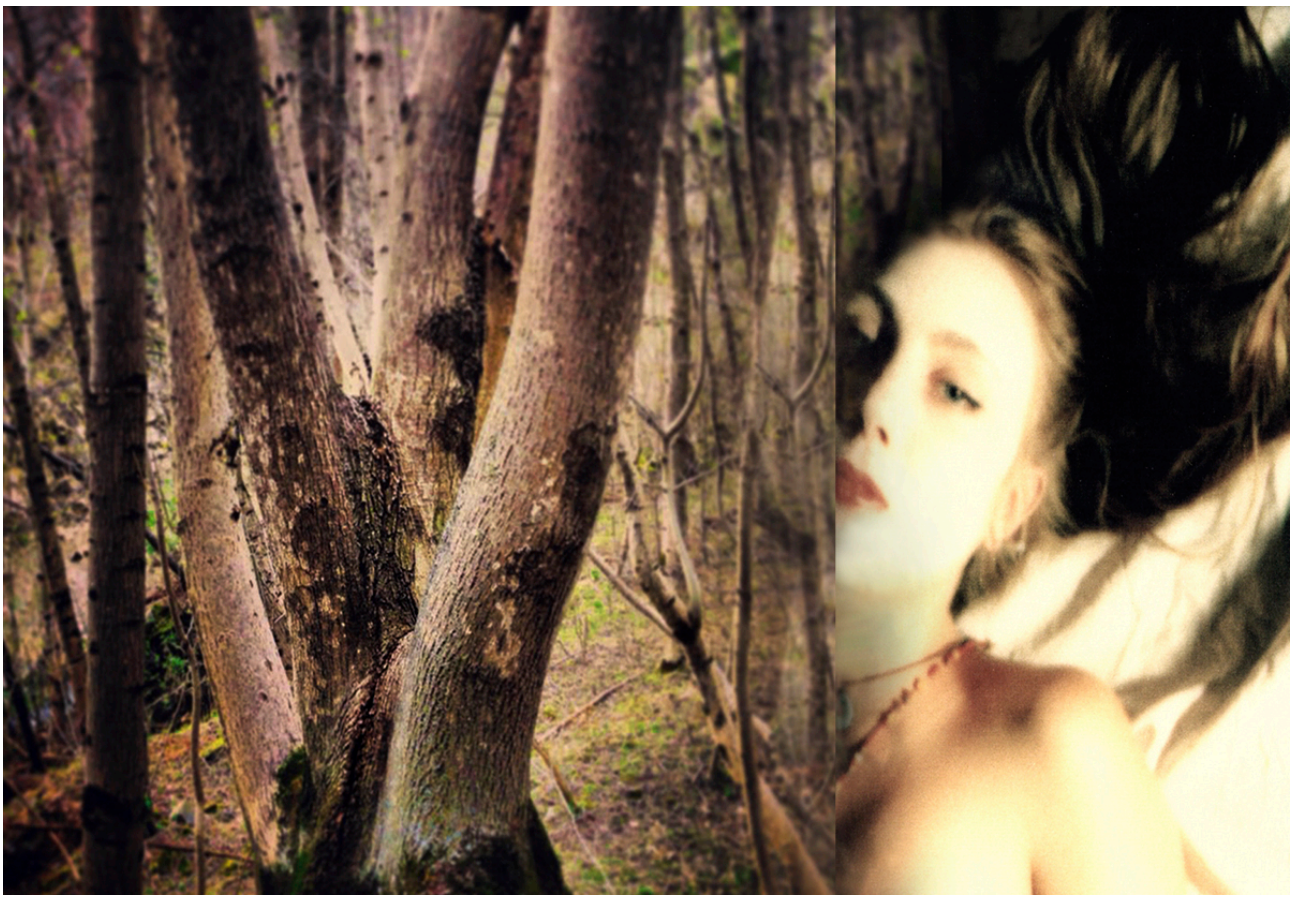
Source : dossier de presse

© Christopher Thomas, Plan de Lej II, Lac de Sils, Engadine, 2013

Christopher Thomas. Engadin
Galerie Bernheimer, Lucerne, 21.04. – 04.06.2016
www.bernheimer.com

Bernheimer Fine Art Switzerland propose une sélection de photographies de la Haute Engadine réalisées par Christopher Thomas (1961, Munich). Une publication, *Engadin*, sous la direction artistique de la curatrice Ira Stehmann paraît dans une édition limitée à 500 exemplaires.
Les images, poétiques et atemporelles, illustrent la paix et la monumentalité des paysages de montagnes typiques de l'Engadine, avec des effets contrastés de lumière, des jeux de reflets dans les lacs et une composition équilibrée des masses rocheuses impressionnantes. Christopher Thomas réalise des photos dans cette région depuis 2012 et s'intéresse aux aspects mystiques qui s'en dégagent au fil des saisons. Pour la majorité de ses prises de vue, le photographe a utilisé un appareil panorama analogique de type Linhof Technorama. Il transporte donc avec lui un lourd trépied et des rouleaux films noir/blanc qu'il doit charger dans l'appareil après quatre prises. Ce travail basé sur la lenteur ainsi que la tranquillité du paysage donnent à ses photographies une atmosphère de détachement spatio-temporel.
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse



© Sonja Maria Schobinger, Wald der Frauen, 2015

Sonja Maria Schobinger. Woman picks flowers
Galerie Monika Wertheimer, Oberwil/Basel, 18.03. – 23.04.2016
www.galeriewertheimer.ch

Sonja Maria Schobinger est née dans une famille d'artistes ; elle vit et travaille à Bâle. Elle a commencé très jeune à utiliser l'appareil photo et à expérimenter dans le laboratoire. Elle est souvent son propre modèle, ce qui lui a donné d'idée de considérer son appareil de photo comme un compagnon fidèle prêt à capturer les moments particuliers de sa vie quotidienne. Il en résulte des images poétiques d'une sensualité séduisante.
Nassim Daghighian

Source : www.galeriewertheimer.ch